

**Zeitschrift:** Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie  
**Herausgeber:** Musée d'art et d'histoire de Genève  
**Band:** 28 (1980)

**Artikel:** Études sur les croix byzantines du Musée d'art et d'histoire de Genève  
**Autor:** Bank, Alice / Bouvier, Bertrand / Djuric, Ivan  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-728518>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Etudes sur les croix byzantines du Musée d'art et d'histoire de Genève

par A. BANK, B. BOUVIER, I. DJURIC, L. BOURAS

## Trois croix byzantines du Musée d'art et d'histoire de Genève

par Alice BANK, Leningrad

Les croix byzantines acquises au cours de ces dernières années par le Musée d'art et d'histoire de Genève présentent un grand intérêt. Faites de différentes matières (argent, bronze recouvert de feuilles d'argent et bronze), elles sont décorées de figures au repoussé, niellées et gravées; une croix seulement possède des inscriptions gravées. Ces croix ayant appartenu à des personnes issues de diverses couches sociales diffèrent par leurs qualités artistiques et ont dû être façonnées dans des centres byzantins éloignés les uns des autres, mais vraisemblablement à peu près à la même époque.

Ces pièces – comme une série d'autres objets – ayant été acquises à Genève dans le commerce d'art, leur origine est difficile à déterminer. Nous savons qu'une des croix a été découverte dans la région de l'ancienne Dorylaeum (actuellement Eskisehir), tandis que l'inscription que porte une autre croix indique qu'elle a appartenu à Léon le protarque des Macédoniens, patrice et domestique de l'Occident. La première présente un intérêt artistique, l'autre retient l'attention principalement en tant que document historique.

La croix cataloguée sous le n° AD 2560<sup>1</sup> (fig. 1) est faite de bronze recouvert de feuilles d'argent doré et décorée de figures au

repoussé d'un côté et niellées de l'autre. Elle mesure 47,5 × 24,1 cm. Sur l'avert, dans des médaillons, on distingue des représentations à mi-corps du Christ (au centre), de Jean le Précurseur (à droite) et de la Vierge (à gauche); les deux derniers personnages sont tournés vers le centre dans une attitude de prière (Déisis). En haut se trouve l'archange saint Michel et en bas Gabriel, tous deux placés de face et tenant des lances et des sphères. La surface entre les médaillons est décorée d'un ornement floral formant une croix intérieure se terminant en haut et en bas par une sorte de flèche.

Sur le revers (fig. 2), les figures sont exécutées en nielle: en haut, le prophète Elie en pied, au centre, l'Ascension d'Elie, à gauche la Sunamite tendant un vase à Elie, à droite, la même Sunamite prie pour son fils. En bas se dresse la figure en pied d'Elisée au-dessus duquel est représenté le manteau d'Elie retombant du ciel. L'auteur du catalogue, Miroslav Lazovic<sup>2</sup>, fait remarquer que l'artiste a confondu Elie avec Elisée, en attribuant au premier les miracles qui se rapportent au second. Il faut souligner qu'une telle confusion se rencontre sur d'autres monuments; elle peut s'expliquer par le fait que des miracles similaires sont attribués aux deux prophètes (cf. premier livre des Rois, chapitre XVII, où il

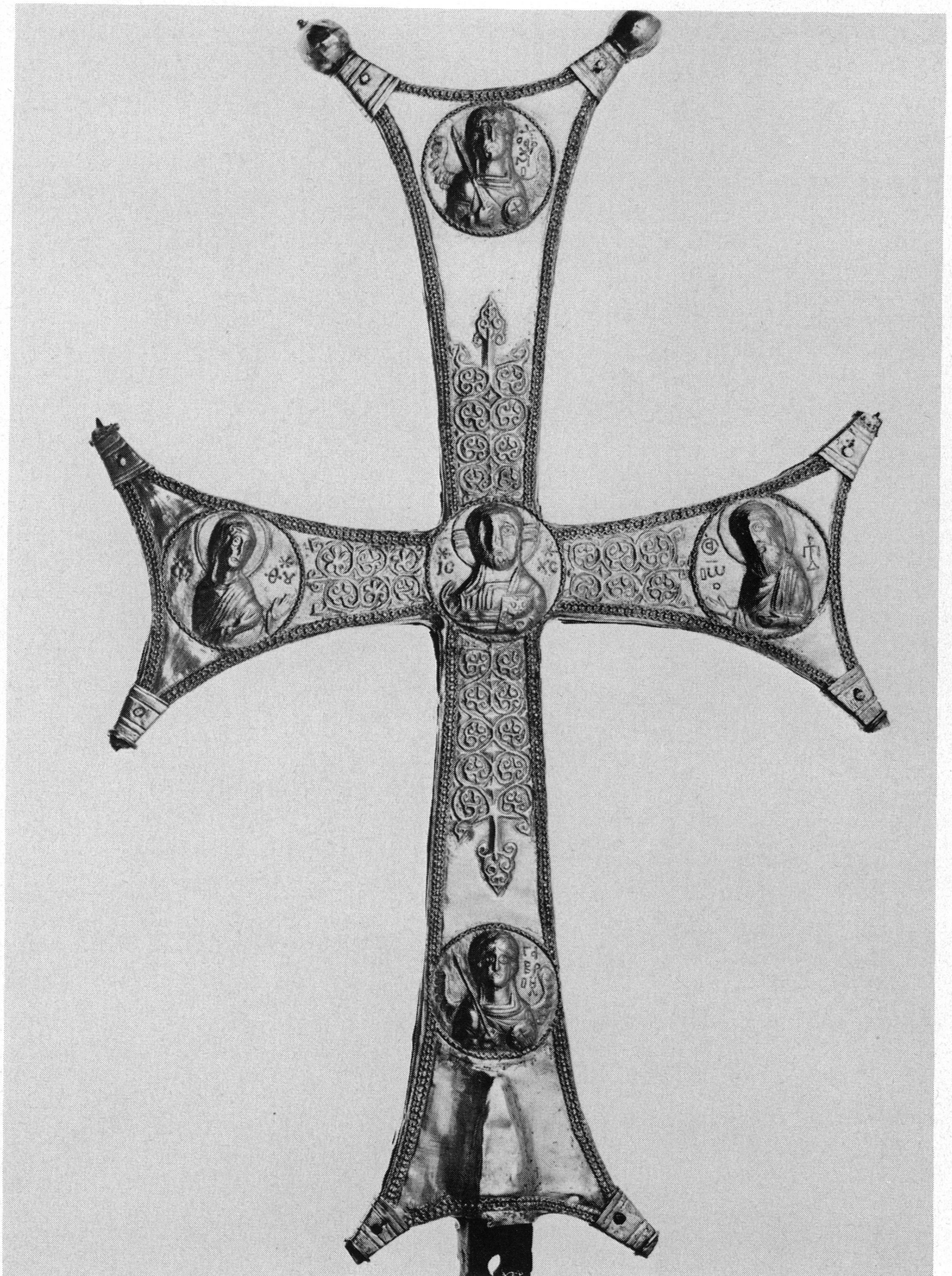


Fig. 1. Croix de procession, face. Genève, Musée d'art et d'histoire, inv. AD 2560.

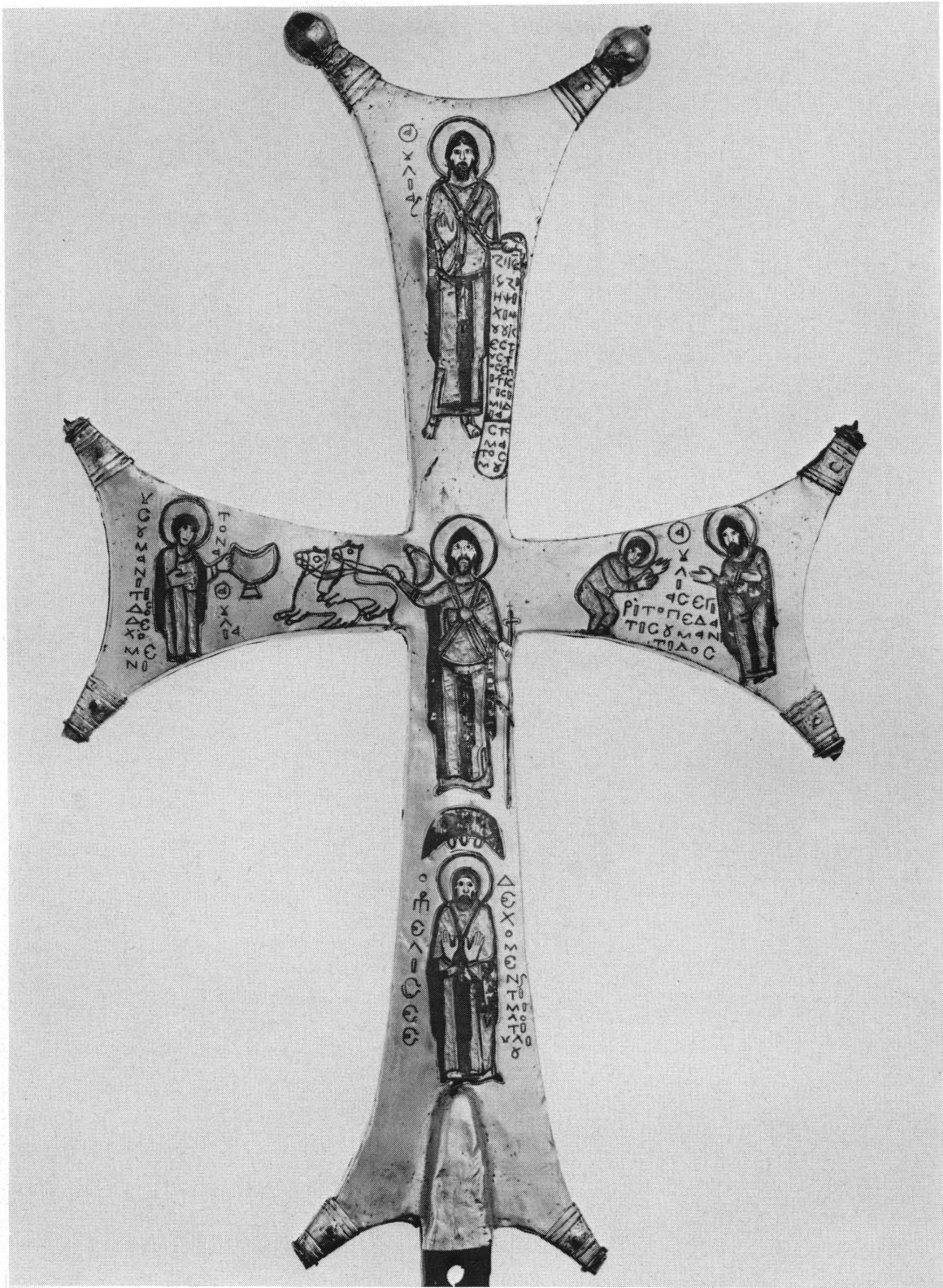


Fig. 2. Croix de procession, dos. Genève, Musée d'art et d'histoire, inv. AD 2560.

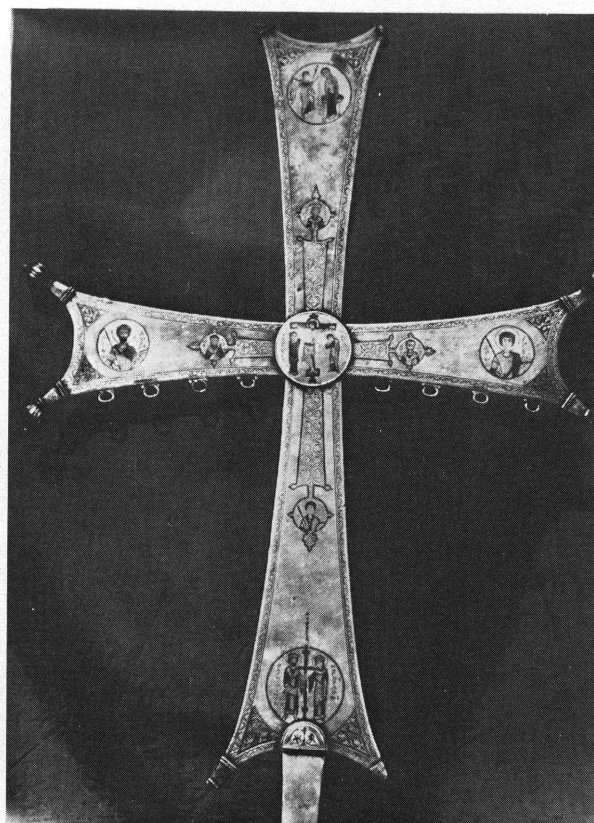
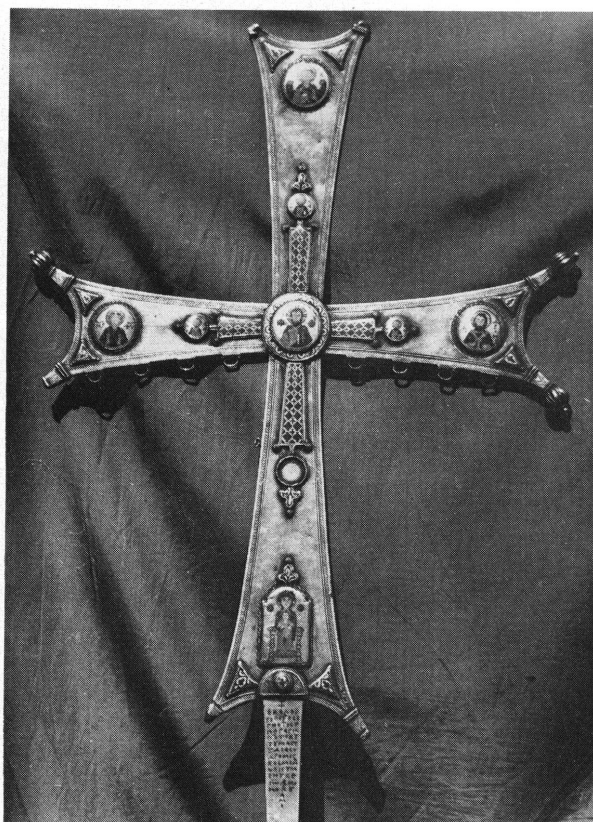


Fig. 3. Croix de Matzkhvarichi, Svanétie, Géorgie, face et dos.

s'agit d'Elie et de la veuve de Sarepta et le second livre des Rois, chapitre IV, où l'on parle d'Elisée et de la Sunamite). Sur le rouleau ouvert que tient Elie et près des scènes et des figures, nous distinguons des inscriptions également niellées. Ces inscriptions comportent des erreurs, entre autres, dans l'orthographe du nom du prophète Elie (Y au lieu de H). Les angles de la croix se terminent par de petites boules rappelant des boules à facettes (en partie perdues).

L'exécution des figures ornant la croix de Genève est indéniablement grossière; non seulement en ce qui concerne les figures en nielle sur le revers (remarquons que, pour une raison que nous ignorons, cette rudesse apparaît sur la majorité des pièces portant des représentations niellées, même sur celles qui sont issues des ateliers de la Cour), mais aussi les figures en repoussé. Ceci est particulièrement visible

dans le traitement de la tête presque rectangulaire du Christ, dans le rendu schématique des autres visages et de l'ornement. Près du Christ et de la Vierge sont placés des signes abrégatifs en forme d'étoiles; nous n'en avons observé d'autres nulle part ailleurs. Néanmoins, le décor de l'avvers de la croix, ainsi que sa forme, présentent plusieurs analogies avec une croix en argent doré, ornée d'émaux cloisonnés sur or. Cette croix (fig. 3) peu connue est conservée à Matzkhvarichi (Svanétie)<sup>3</sup>. Par sa forme, elle ressemble à la croix de Genève, notamment par les boules «en forme de melons», selon l'expression de la comtesse P. Ouvarova, qui a publié ce monument<sup>4</sup>. En outre, le décor de l'avvers de la croix de Genève est semblable à celui du revers de la croix de Svanétie: même croix intérieure avec décor floral et extrémités en pointes de flèche (cependant cet élément du

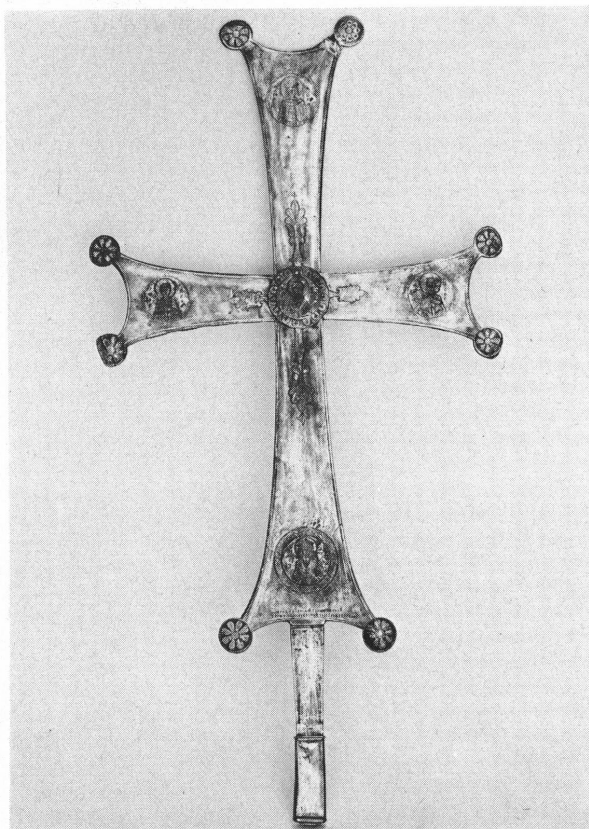
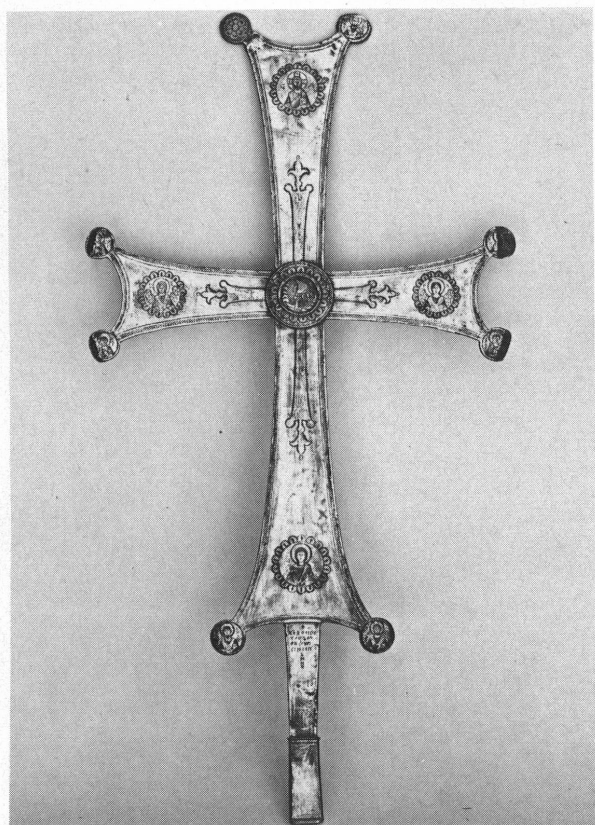


Fig. 4. Croix d'Andrinople, Athènes, Musée Bénaki, face et dos, inv. T. A. 146.

décor de la seconde croix est beaucoup plus raffiné). La croix de Svanétie est façonnée d'une manière plus complexe et plus harmonieuse. Des figures à mi-corps exécutées en émail cloisonné sont placées dans les médaillons: à l'intersection, le Christ; sur les côtés, la Vierge et Jean le Précurseur (de face); en haut, l'archange saint Michel; en bas, la Vierge assise sur un trône, avec l'Enfant, exécutée sur une plaque rectangulaire aux angles arrondis. A ces médaillons s'en ajoutent d'autres, figurant les représentations des Evangélistes; ils sont placés aux extrémités de la croix intérieure (le médaillon inférieur est perdu). Sur le revers, les représentations sont en nielle: à l'intersection, la Crucifixion; en haut, l'Annonciation, en bas, l'Exaltation de la Croix; sur les extrémités latérales, les saints guerriers Théodore et Georges; sur la croix intérieure, Catherine, Elie, Nicolas et Nicétas. La croix

de Matskhvarichi est vraisemblablement issue d'un atelier de la capitale; elle est datée du XI<sup>e</sup> siècle par P. S. Ouvarova, datation qui nous semble pertinente.

La croix de Genève peut encore être comparée à une autre croix, moins précieuse, mais également parfaite du point de vue artistique, conservée au Musée Bénaki à Athènes (fig. 4) et provenant d'Andrinople. Elle possède une forme analogue et le même type de manche avec inscriptions. Toutefois, les extrémités ne se terminent pas par les boules «en forme de melons», mais par des médaillons (*tondi*) contenant, d'un côté, des représentations de saints et des rosettes de l'autre.

Jusqu'à présent, cette croix n'a pas été publiée intégralement (L. Bouras se propose de le faire prochainement). Une seule de ses faces est reproduite dans le catalogue de l'exposition «L'art de l'Eglise orthodoxe» (Vienne),

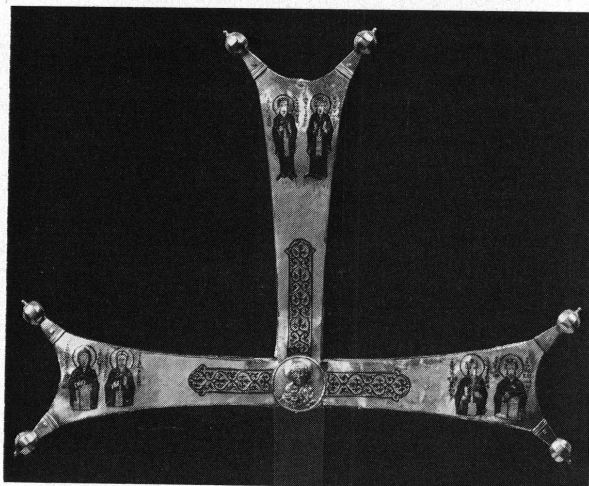


Fig. 5. Fragments de la croix du Cleveland Museum of Art, face et dos, inv. 70.36.

avec une brève description<sup>5</sup>. Les figures sont exécutées en nielle. La croix intérieure possède également des extrémités en forme de flèche, mais sa surface est vide. Sa publication complète permettra de juger de la pertinence de son appartenance au x<sup>e</sup> siècle, proposée par les auteurs du catalogue; cette datation me semble pourtant trop récente. Malheureusement, dans l'état actuel de nos recherches, il est impossible de rattacher à des personnages réels le moine Jean, donateur de la croix de Matskhvarichi, le prêtre Jean et le serviteur de Dieu Sisinnios (homonyme de l'un des saints représentés), dont les noms figurent sur la croix d'Andrinople. Celle-ci est attribuée au

cercle de Constantinople, ce qui nous semble vraisemblable.

La croix de Genève est encore comparable aux fragments d'une croix en argent conservée dans la collection de Dumbarton Oaks à Washington<sup>6</sup>. Par sa forme, elle s'apparente à celles que nous avons citées plus haut, quoiqu'il soit impossible de porter un jugement sur ses extrémités. Le décor de sa surface rappelle celui de la croix de Genève: la croix intérieure est ornée du décor floral en repoussé traditionnel. Des médaillons représentant des saints s'y rattachent. A ces médaillons adhèrent les mêmes pointes de flèches que nous avons remarquées plus haut. Le façonnement des bords rappelle celui de la croix de Genève. Mais le traitement de la composition de la Déisis est totalement différent: toutes les figures étaient vraisemblablement en pied (seule la tête est conservée dans la représentation du Christ). L'ensemble de la composition est perdu. A en juger d'après certains indices (mentionnés dans le catalogue de Marvin C. Ross), cette croix est la moins ancienne du groupe traité ici; elle peut être datée du début du xiii<sup>e</sup> siècle.

Le problème posé par un fragment de croix conservé au Musée de Cleveland (fig. 5) est plus complexe (nous présumons que cette pièce n'a pas encore été étudiée)<sup>7</sup>. On aurait pu imaginer, grâce à toute une série d'indices, que cette croix était la plus proche de celle de Genève: ressemblance dans la forme, extrémités des angles agrémentées de boules «en forme de melons», même façonnement des bords. De plus, l'avert est aussi orné de figures au repoussé et le revers des figures en nielle. On retrouve la même disposition des figures à mi-corps du Christ, de la Vierge et de Jean le Précurseur. En outre, entre les médaillons, on voit des fragments de l'ornement floral se terminant en pointes de flèches. Cependant, le décor du revers est agencé d'une autre manière: autour d'un médaillon central contenant la figure de saint Sabas, en repoussé, des figures de saints en pied (en haut) et à mi-corps (sur les branches latérales de la croix), sont disposées par deux, toutes exécutées en nielle, comme les fragments de l'ornement floral.

La finesse d'exécution de cette pièce est indéniable, si on la compare aux pièces analogues mentionnées plus haut, en particulier à la croix de Genève. Néanmoins, d'excellentes photographies nous permettent de relever certaines curiosités dans l'emploi des procédés techniques que nous ne pouvons observer sur aucune des œuvres byzantines de ce genre (notamment en ce qui concerne le façonnement du fond des deux faces). Nous hésitons devant l'ornementation (en repoussé et surtout niellée) qui comprend certains éléments byzantins combinés d'une façon inattendue, et d'autres qui sont totalement étrangers à cet art. Une comparaison précise de la croix de Genève ne sera possible que lorsque celle de Cleveland aura été soigneusement étudiée.

Il convient enfin, pour procéder à l'examen complet de la croix de Genève, de se référer à une seconde croix de la collection de Dumbarton Oaks – dont, malheureusement, seuls quelques fragments sont conservés. R. Jenkins et E. Kitzinger ont établi que cette œuvre a été exécutée sur commande du patriarche Michel Cérulaire au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, très exactement en 1057<sup>8</sup>. Les figures, représentées en nielle, sont exécutées d'une manière beaucoup plus fine que sur les croix précédentes; elles peuvent néanmoins servir d'élément de comparaison. Toutefois, la Crucifixion représentée sur une autre croix en argent de la même collection est plus proche du point de vue stylistique<sup>9</sup>. Il suffit par exemple de comparer les figures de la Sunamite et de la Vierge. Une certaine ressemblance peut aussi être relevée dans le tracé des lettres.

En résumé, une confrontation de la croix acquise par le Musée d'art et d'histoire de Genève avec les autres objets connus, permet de penser que cette pièce a été exécutée d'après des modèles réalisés dans la métropole au XI<sup>e</sup> siècle et qu'elle se rapporte peut-être à cette même époque. La grossièreté des formes, la particularité des signes abrégés et d'autres éléments nous permettent de supposer que l'ouvrage a été exécuté dans un centre provincial, vraisemblablement – comme l'a proposé M. Lazovic – en Asie mineure où le monument a été découvert<sup>10</sup>. Nous sommes conduits à émettre cette hypothèse, non seule-

ment à cause des particularités stylistiques des figures niellées dont l'expressivité rappelle les miniatures syriennes (à commencer par l'Évangile de Rabula et l'évangile syriaque de la Bibliothèque nationale de Paris)<sup>11</sup>, mais aussi à cause des personnages figurant sur le revers de la croix.

La représentation des prophètes Elie et Elisée n'est pas très fréquente dans l'art byzantin. Nous connaissons quelques sceaux sur lesquels figure le prophète Elie. Certains proviennent de Grèce, mais d'autres appartiennent aux patriarches d'Antioche. Le plus souvent, c'est l'Ascension d'Elie qui est représentée, car ce motif préfigurait l'Ascension du Christ. Les scènes d'Elie nourri par les corbeaux ou d'Elie au désert sont plus rares. Il est intéressant de remarquer que le cycle illustrant l'histoire d'Elie est fragmentairement conservé dans la synagogue de Doura-Europos<sup>12</sup>, qui date du III<sup>e</sup> siècle de notre ère. L'Ascension d'Elie figure parmi les peintures des Catacombes (via Latina entre autres)<sup>13</sup> et sur des reliefs de sarcophages<sup>14</sup>. Le plus souvent, cette scène est représentée dans les miniatures. On connaît une illustration du livre des Rois du XI<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup> (Vat. gr. n° 333) et toute une série de scènes analogues dans le recueil des sermons de saint Grégoire de Nazianze<sup>16</sup>, dans la topographie de Cosmas Indicopleustès<sup>17</sup> et dans plusieurs psautiers. Une des plus anciennes représentations est une miniature du psautier Chloudov (IX<sup>e</sup> siècle)<sup>18</sup>. Des scènes analogues se retrouvent dans de nombreux manuscrits du XI<sup>e</sup> siècle.

Dans toutes ces œuvres, la composition de la scène diffère de celle de la croix de Genève: sur cette dernière ne sont représentées que les rênes que tient Elie. Généralement, le char est vu plus de côté et le plus souvent dans un vif mouvement vers la droite, rarement vers la gauche. Quatre chevaux y sont attelés et non deux. Ordinairement, Elie est représenté de trois quarts (non de face) rejetant son manteau à terre. Dans le bas on trouve Elisée auprès duquel est parfois représenté le Jourdain, parfois sous la forme d'une rivière personnifiée; en haut est tracé un segment de ciel.

Nous n'avons pas pu découvrir d'analogies directes avec la composition qui figure sur la



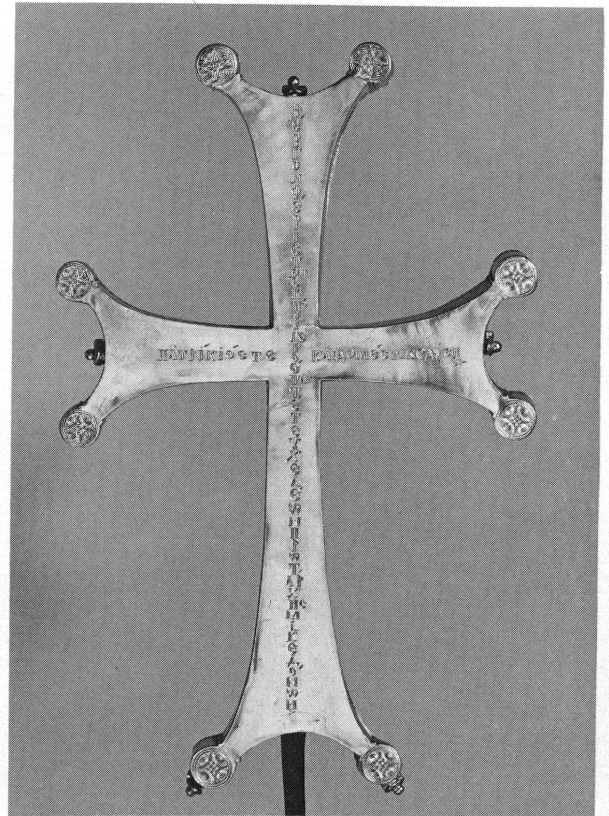
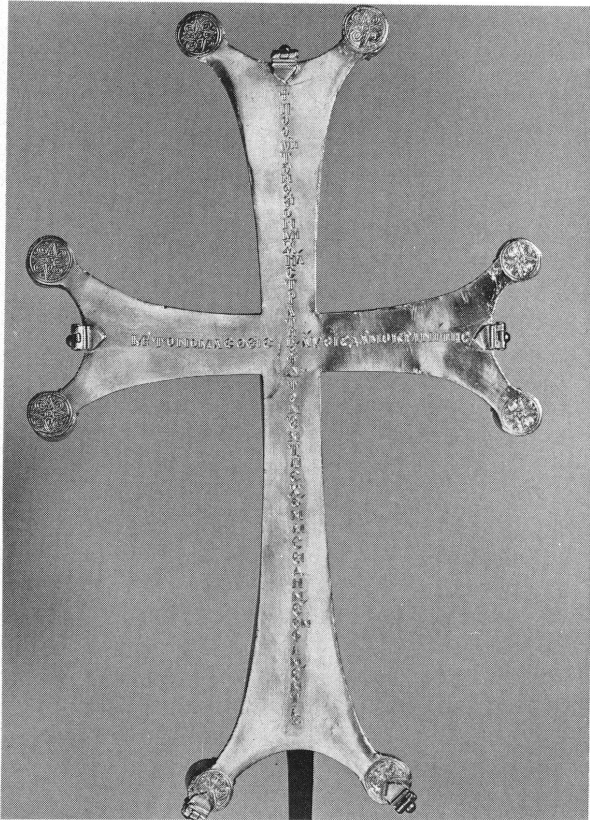


Fig. 6 a et b. Croix-reliquaire. Genève, Musée d'art et d'histoire (croix de Léon), face et dos, inv. AD 3062.

croix de Genève quant à la schématisation dans le rendu des scènes, leur caractère laconique et leur expressivité (qui fait penser à des dessins d'enfants) et la spécificité de ses proportions qui sont allongées dans la partie centrale de la croix et raccourcies sur les branches latérales. Tous ces éléments témoignent de la liberté d'exécution d'un artiste qui possédait à fond son métier. Les inscriptions aident aussi à créer l'unité de la composition.

Le cycle le plus riche du prophète Élie s'est conservé dans les peintures de Moraca (XIII<sup>e</sup> siècle) en Yougoslavie. On trouve ici la scène d'Élie nourri par la veuve de Sarepta, d'une grande qualité artistique. Pour la deuxième scène, à ma connaissance il n'existe pas de représentations analogues.

Le revers de la croix étant entièrement recouvert de sujets se rapportant aux prophètes Élie et Elisée, il ne fait aucun doute

que l'ouvrage ait été consacré à une église ou plutôt à un monastère portant le nom d'Élie. Nous avons souligné plus haut que le cycle des scènes illustrant l'histoire d'Élie a été populaire en Orient. Le culte d'Élie était largement répandu et on connaît le nombre d'églises qui lui étaient consacrées en différents endroits, y compris à Constantinople<sup>19</sup>. Il était très vénéré au Sinaï<sup>20</sup> et c'est précisément à cette région que se rattachent plusieurs événements de sa vie. Il faut en même temps noter que, selon la légende, le tombeau d'Elisée se trouvait à Sébaste (Samarie)<sup>21</sup>.

L'hypothèse selon laquelle la croix trouvée dans la région d'Eskisehir, autrefois Dorylaeum, aurait été exécutée dans une région proche de l'Asie mineure, nous paraît suffisamment fondée. Des études ultérieures permettront de la rattacher avec plus de précision à telle église ou à tel monastère.

La seconde croix acquise récemment par le Musée d'art et d'histoire de Genève (fig. 6) est d'une grande qualité artistique, mais présente avant tout un intérêt historique. Cette pièce n'est que brièvement mentionnée parmi les nouvelles acquisitions du musée<sup>22</sup>. Elle présente une forme largement répandue<sup>23</sup> tant parmi les exemplaires de bronze et de cuivre que d'argent. Ses extrémités se terminent par des petits cercles (*tondi*) décorés d'un ornement sans prétention, constitué de rosettes et de volutes végétales. Conçue comme croix reliquaire avec cinq fermoirs, elle contient une seconde croix en bronze dont les extrémités des bras se terminent par des petites boules en argent (fig. 6 c).

Les surfaces de l'avers et du revers sont recouvertes d'inscriptions grecques précédées de petites croix.

Conformément à l'inscription figurant sur le revers, c'est «un excellent ouvrage exécuté grâce à la diligence de Léon protarque des Macédoniens, patrice et sébaste de l'Occident et à présent devenu Damocranite», habitant de la ville des Damokrania, située entre Athyras et Sélymbria, en Thrace<sup>24</sup>.

Le rang de Léon est très élevé; malheureusement, nous n'avons pas trouvé le titre de «protarchès», mais on sait que le sébaste de l'Occident commandait toutes les forces militaires de la partie occidentale de l'Empire<sup>25</sup>.

L'inscription est exécutée avec beaucoup d'habileté; elle est très belle, avec des accents. En se référant à des œuvres analogues, elle doit être datée du XI<sup>e</sup> siècle, mais le X<sup>e</sup> siècle n'est pas exclu. Les monuments du X<sup>e</sup> et du début du XI<sup>e</sup> siècles (telle que la staurothèque de Limbourg<sup>26</sup> et la croix de la Laure Saint-Athanase au Mont Athos<sup>27</sup>), présentent une sévérité classique dans le tracé, tandis qu'on observe ici une légère propension à l'enjolivement, tendance qui est déjà plus prononcée au milieu du XI<sup>e</sup> siècle: voir par exemple le reliquaire de saint Démétrius, avec la représentation de Constantin Doukas et de sa femme, conservé au Palais des Armures à Moscou<sup>28</sup>.

On peut relever des ressemblances étroites dans le tracé de certaines lettres (par exemple V, A, E, C, M) avec l'inscription de la patène de Halberstadt<sup>29</sup>. Malheureusement, nous ne

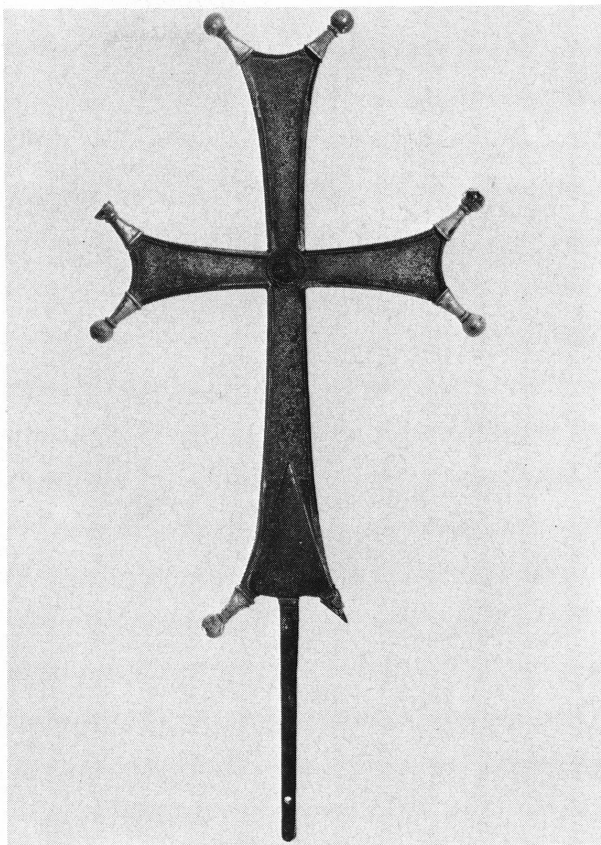


Fig. 6 c. Croix intérieure du reliquaire, inv. AD. 3062.

possédons aucune donnée objective pour établir la datation exacte de la patène, mais sur la base d'un ensemble d'indices, nous la faisons remonter à la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle<sup>30</sup>. L'inscription que porte la monture en argent de la patène en pierre conservée (fig. 7) dans le trésor de Saint-Marc à Venise<sup>31</sup>, présente aussi toute une série de similitudes dans le tracé des lettres. Il faut cependant constater que la configuration des inscriptions sur cette pièce diffère quelque peu de celle que l'on peut observer sur la staurothèque de Limbourg<sup>32</sup>, alors que les deux œuvres ont été commandées par Basile le proèdre (et parakimomène).

Le problème que pose l'exécution de la croix de Léon sera définitivement résolu lorsque l'on aura réussi à trouver dans les sources écrites le nom du personnage mentionné dans



Fig. 7. Patène du trésor de Saint-Marc, Venise.

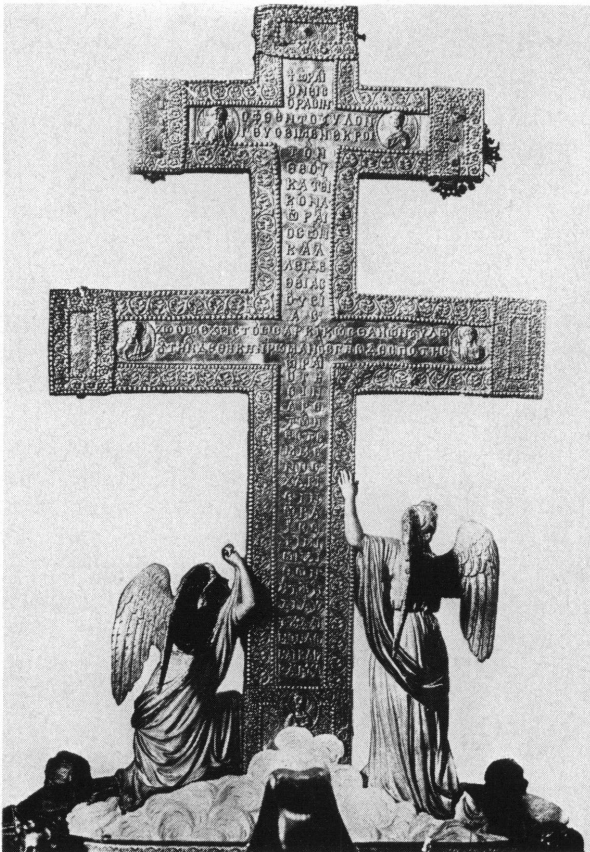


Fig. 8. Croix de Maestricht.

les inscriptions. Les observations paléographiques nous incitent à la dater de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, quoique le X<sup>e</sup> ne soit pas exclu.

Son décor très modeste ne nous donne que fort peu d'indices permettant d'établir la date et le lieu de sa fabrication. On sait que les rosettes à huit pétales (et plus rarement à six), sont très répandues dans les différents arts mineurs byzantins, avant tout les ivoires, mais aussi les objets de bronze et d'argent<sup>33</sup>. On rencontre également ce motif dans les miniatures<sup>34</sup>. Néanmoins, nous n'avons trouvé de rosettes identiques à celles qui ornent la croix – alternance de pétales pointus et arrondis – que dans le décor de certaines montures de récipients en pierre conservés dans le trésor de Saint-Marc et datés des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles<sup>35</sup>. Sur ces derniers, elles sont exécutées en émaux cloisonnés.

Les volutes végétales qui ornent les extrémités inférieures de la croix sont assez typiques des œuvres byzantines des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Des motifs semblables se rencontrent notamment sur des objets en argent<sup>36</sup>.

Pourtant il faut souligner que la croix de Léon conservée à Genève occupe une place particulière parmi celles qui datent de la même époque, même si sa forme, malgré certaines différences dans les proportions, présente bien des similitudes. Son épaisseur et la présence d'agrafes dans le haut et sur les côtés latéraux sont des éléments spécifiques de cette croix<sup>37</sup>, et le décor, où dominent les inscriptions, ne présente aucun point de comparaison avec les œuvres datant de l'époque envisagée. On connaît des croix en cuivre et en bronze de la période pré-iconoclaste et portant des inscriptions gravées<sup>38</sup>. Il existe des croix en argent, telles celles qui sont conservées dans la Laure Saint-Athanase (Athos) et à Maestricht (X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles)<sup>39</sup> (fig. 8), où les inscriptions occupent une place prépondérante dans le décor, mais sont pourtant accompagnées de figures.

Nous tenons à ajouter que le contenu de l'inscription de la croix de Genève a un caractère plutôt laïque, qui sans doute devait souligner le rôle du donateur. Il s'agit peut-être ici d'une réminiscence des usages de la période iconoclaste.

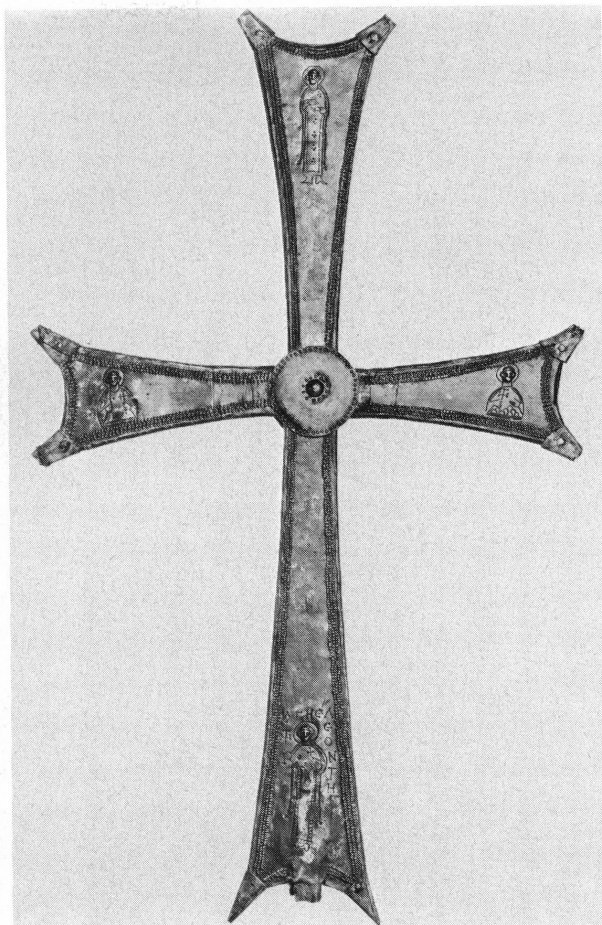
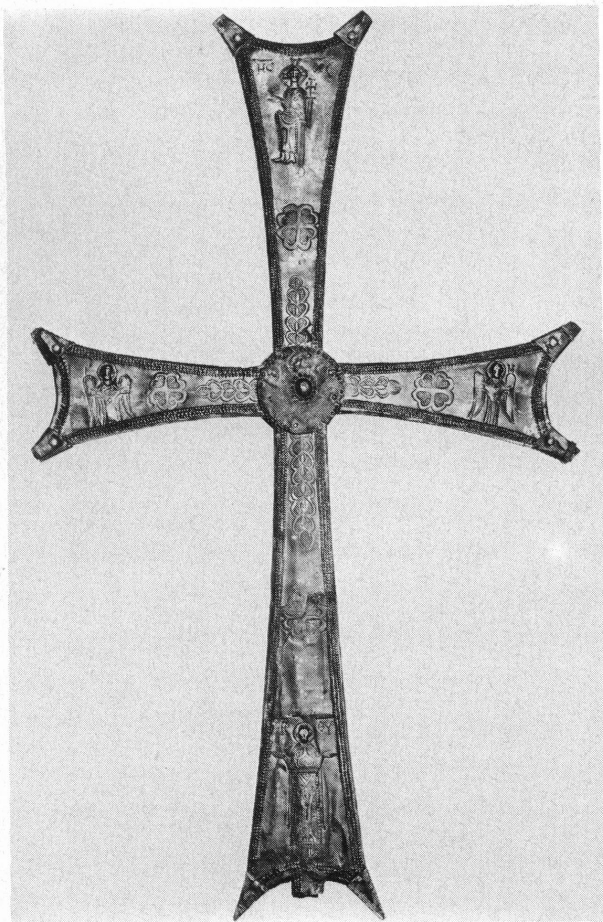


Fig. 9. Croix de procession, face et dos. Genève, Musée d'art et d'histoire, inv. AD 2404.

L'interprétation de la troisième croix de bronze (inv. AD 2404, cat. 23) (fig. 9), qui possède également des extrémités évasées mais plus étroites, offre plus de difficultés. Elle comporte des représentations particulièrement grossières, en repoussé et gravées, et mesure  $51,2 \times 30,5$  cm<sup>40</sup>. Sur l'avant, autour du médaillon central situé à l'intersection de deux branches, se trouve un motif ornemental formant une sorte de croix intérieure très stylisée et se terminant, semble-t-il, par des flèches, ici stylisées au maximum, de même type que celles dont nous avons parlé dans la description de la croix mentionnée dans le catalogue sous le n° 16. A ces flèches se rattachent des quatre-feuilles remplis de petits points alignés faits au poinçon, comme dans une partie de la croix intérieure.

Sur l'extrémité supérieure est représenté le Christ assis sur un trône dont le dossier est orné d'une croix. Sur l'extrémité inférieure, de face, la Vierge Orante; son visage et ses vêtements sont entièrement figurés par des motifs ornementaux. Sur les extrémités latérales se trouvent des archanges représentés sans jambes: à gauche, Michel et à droite, Gabriel. Sur le revers, en haut et en bas, nous distinguons des figures de saints en pied; près de la figure inférieure est tracée l'inscription «saint Leontios» (au vocatif) ΑΓΗΕ ΛΕΟΝΤΗ (fig. 10). Il tient une croix dans chaque main. Sur les extrémités latérales se trouvent également des figures de saints à mi-corps. Celui de gauche tient une croix dans la main droite. Le saint de l'extrémité supérieure a les mains jointes sur la poitrine. Aucune inscription ne



Fig. 10. Croix de procession, détail. Genève, Musée d'art et d'histoire, inv. AD 2404.

les accompagne. A l'intersection, un médaillon identique à celui de l'avert est orné de rangées de points bombés disposés autour du centre et sur l'extérieur. Les bords de la croix sont ornés du décor traditionnel pour les ouvrages byzantins en métal: une triple rangée de points bombés.

Nous n'avons pas trouvé d'analogies directes sur d'autres croix. La technique d'exécution des personnages, avec leur tête coulée en relief, le reste du corps simplement gravé, avec des vêtements faits d'ornements, est tout à fait inhabituelle.

Nous connaissons un grand nombre de croix-pendentifs (des *encolpia*) ayant sur une face une Crucifixion<sup>41</sup> et généralement sur l'autre

une figure de la Vierge. Les têtes et les mains y sont coulées en relief relativement saillant; les plis des vêtements sont ciselés et ont tendance à constituer un motif à répétition rythmique (cf. le n° ω 417 de la collection du Musée de l'Ermitage). Ces croix (fig. 11) sont considérées comme des ouvrages syro-paléstiens et sont actuellement datées des ix<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> siècles (on les croyait naguère plus anciennes). Techniquement<sup>42</sup>, ces petites croix présentent une certaine similitude avec la croix de Genève, mais elles diffèrent par leurs données stylistiques et iconographiques. Par exemple, ces *encolpia* se caractérisent par les proportions raccourcies des figures qui les décorent.

Une autre série d'*encolpia* et de simples croix offrent beaucoup plus de similitudes avec la croix de Genève. Les représentations y sont profondément gravées<sup>43</sup>; les figures ont ordinairement des proportions allongées; les têtes ont la forme d'ovales étirés; les mains et les pieds sont des plus schématiques; parfois, comme c'est d'ailleurs le cas pour la figure du Christ de la croix de Genève, les pieds sont vus de profil et le corps de face. Certains exemplaires sont proches de la croix du Musée d'art et d'histoire par le traitement des vêtements au moyen d'entailles obliques, ondulées ou en zigzag qui soulignent les contours des figures, par exemple les n°s χ 130 et ω 598 du Musée de l'Ermitage. Une certaine ressemblance peut être observée dans la configuration des inscriptions. Sur plusieurs exemplaires on peut voir des croix dont la forme rappelle celle (ω 298) que tiennent les saints représentés sur la croix de Genève. W. Chandrovskaja a remarqué que cette forme est archaïque et fait référence aux monuments de l'époque iconoclaste.

Un grand nombre de ces objets ont été trouvés en Syrie; beaucoup d'entre eux sont conservés au Musée historique de Kiev et proviennent de découvertes faites à l'occasion de la construction du chemin de fer de Bagdad, en Grèce, en Crimée (notamment Chersonèse) en Bulgarie, en Roumanie, en Yougoslavie, en Hongrie, etc. Leur exécution remonte probablement à une période ultérieure à celle du groupe précédent. Leur origine orientale ne



Fig. 11 (a et b). Encolpia, Musée de l'Ermitage, Leningrad, inv. ω 417 et ω 298.

fait aucun doute et c'est pourquoi ces croix étaient depuis longtemps qualifiées de syriennes<sup>44</sup>.

Selon V. N. Zalesskaja, ces objets sont issus du milieu melkite à l'époque où le territoire de la Syrie et de la Palestine revint à nouveau, pour un certain temps, au pouvoir de Byzance<sup>45</sup>. Ils sont par conséquent datés des <sup>x</sup><sup>e</sup>-<sup>x</sup><sup>i</sup><sup>e</sup> siècles. Certains traits de ressemblance ayant été maintenant relevés, il semble donc que la croix de Genève a été exécutée dans le même milieu; mais elle est postérieure aux pièces mentionnées plus haut et peut être datée du <sup>x</sup><sup>i</sup><sup>e</sup> ou du <sup>x</sup><sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle. On doit souligner en même temps le caractère archaïque de cet objet. La stylisation extrême des figures, la tendance orientale très prononcée, notamment dans le type des visages, le rôle impor-

tant joué par l'ornement – dont malheureusement nous n'avons pas trouvé de témoins analogues – nous autorisent à proposer cette solution provisoire.

La figure de saint Léontios occupant autant de place que le Christ, cela nous permet de suggérer que Léontios est, soit le nom de la personne qui commanda la croix, soit que celle-ci a été donnée à un sanctuaire consacré à ce saint. Plusieurs saints portant le nom de Léontios nous sont connus; l'un d'entre eux est originaire d'Orient. C'est probablement à lui qu'était dédiée cette croix.

Plusieurs problèmes posés par les croix de Genève restent encore à résoudre; il conviendra donc de poursuivre leur étude.



<sup>1</sup> *Acquisitions et dons. Catalogue*. Genève, Musée d'art et d'histoire, 1977, pp. 27-29, cat. n° 46. — MIROSLAV LAZOVIC, NICOLAS DÜRR, HAROLD DURAND, CLAUDE HOURIET, FRANÇOIS SCHWEIZER, *Objets byzantins de la collection du Musée d'art et d'histoire*, dans: *Genava*, n.s., t. XXV, 1977, pp. 27-30, cat. n° 15.

<sup>2</sup> *Op. cit.*, p. 20.

<sup>3</sup> П. С. УВАРОВА, *Поездка в Пшавию, Хевсуретию и Сванетию. Материалы по археологии Кавказа*, вып. X, Москва, 1904, стр. 91-93, табл. XXIV-XXV.

<sup>4</sup> П. С. УВАРОВА, *Поездка в Пшавию...*, стр. 91.

<sup>5</sup> *Kunst der Ostkirche*. Ausstellung des Landes Niederösterreich. Katalog, Wien, 1977, cat. n° 31, p. 113, fig. 7. Ce texte était déjà à l'impression lorsqu'a paru un article sur la croix du Musée Bénaki par LASKARINA BOURAS, *The Cross of Adrianople*, Athènes, 1979.

L'auteur en a fourni une étude approfondie et arrive à la conclusion qu'elle a dû être exécutée dans les ateliers impériaux de Constantinople, probablement dans la deuxième moitié du x<sup>e</sup> siècle. Selon l'inscription, dans laquelle on lit: «donateur Sisinnios», L. Bouras suppose que l'œuvre a été exécutée sur l'ordre de Sisinnios qui devint patriarche à l'époque de l'empereur Basile II en 996. L'année de la mort du patriarche étant 998, elle indique donc le *terminus ante quem*.

<sup>6</sup> MARVIN C. ROSS, *Catalogue of the Byzantine and Early Mediaeval Antiquities in the Dumbarton Oaks Collection*, vol. 1, Washington, 1962, pp. 27-28, n° 24, pl. XXII.

<sup>7</sup> Je remercie W. Wexon d'avoir bien voulu m'en remettre des photographies.

<sup>8</sup> R. JENKINS and E. KITZINGER, *A Cross of the Patriarch Michael Cerularius*. DOP, 21 (1967), pp. 235-249. — *Handbook of the Byzantine Collection, Dumbarton Oaks Collection*, Washington, 1967, p. 23, n° 79.

<sup>9</sup> *Ibid.*, pp. 235-244, note 6, fig. 9.

<sup>10</sup> M. LAZOVIC, *op. cit.*, p. 30.

<sup>11</sup> J. LEROY, *Les manuscrits syriaques à peintures conservés dans les bibliothèques d'Europe et d'Orient*, Paris, 1964, pl. 20-34.

<sup>12</sup> *The Excavations at Dura-Europos. Preliminary Report of the Sixth Season of Work*, New Haven, 1938, pp. 362-365. — A. GRABAR, *Le thème religieux des fresques de la synagogue de Doura. L'art de la fin de l'antiquité et du moyen-âge*, vol. II, Paris, 1964, pp. 689-734.

<sup>13</sup> A. GRABAR, *Christian Iconography. A Study of its Origins*, Princeton, 1968, p. 281. — C. BERTELLI, *Roma sotterranea. Forma e colore*, Firenze, 1965, fig. 24. — L. KÖTZSCHEBREITENBRUCH, *Die neue Katakomba an der Via Latina in Rom*, Münster, Westfalen, 1976, pp. 95-97.

<sup>14</sup> A. GRABAR, *op. cit.*, p. 282.

<sup>15</sup> J. LASSUS, *L'illustration byzantine du Livre des Rois. Vat. gr. 333*, Paris, 1973, p. 83, pl. XXXI, fig. 104 et pl. en coul.

<sup>16</sup> G. GALAVARIS, *The Illustrations of the Liturgical Homilies of Gregory Nazianzenus*, Princeton, 1969, pp. 138-139, 211, fig. 168.

<sup>17</sup> Q. M. DALTON, *Byzantine Art and Archaeology*, Oxford, 1911, p. 269, fig. 168.

<sup>18</sup> М. В. ЩЕПКИНА, *Миниатюры Хлудовской псалтыри*, Москва, 1977, л. 41 об. SIRARPIE DER NERSESSIAN, *L'illustration des psautiers grecs du moyen-âge*. II, Paris, 1970, fig. 138.

<sup>19</sup> K. WESSEL, M. RESTLE, *Elias*, dans: *Reallexikon zur byzantinischen Kunst*. Bd. II, Lief. 9, Stuttgart, 1967, pp. 90-93. —

C. MANGO, *The Art of the Byzantine Empire. Sources and Documents*, New Jersey, 1972. Vita Basilii, p. 194.

А. СКОВРАН, *Фреске XIII века у манастиру Морача*, dans: *Зборник Радова Византолошког Института*, VI, Београд, 1958, стр. 149-173, сл. 1-13; П. МИЈОВИЋ, *Теоданица у сликарству Мораче*, dans: *Зборник Светозара Радојчића*, Београд, 1969, стр. 179-196, сл. 1.

<sup>20</sup> K. WEITZMANN, *An Encaustic Icon with the Prophet Elias at Mount Sinai. Mélanges offerts à K. Michalowski*, Varsovie, 1966, pp. 713-723.

<sup>21</sup> A. GRABAR, *Le trône des martyrs*, dans: *L'art de la fin de l'antiquité et du moyen-âge*, t. I, Paris, 1964, p. 546.

<sup>22</sup> *Nouvelles acquisitions*, dans: *Gazette des Beaux-Arts*, t. XCI, mars 1978, p. 84.

<sup>23</sup> R. JENKINS and E. KITZINGER, *A Cross of the Patriarch Michael Cerularius*. DOP, 21 (1967), fig. 15-16. В. ГЕРАСИМОВА-ТОМОВА, *Кръстат на севаст Берислав*, dans: *Известия на окръжния исторически музе В. Търново*, кн. V, 1972, обр. 1, стр. 129-137.

<sup>24</sup> Voir également les articles de B. Bouvier et I. Djuric, dans: *Genava*, n.s., t. XXVIII, 1980, pp. 113-118.

<sup>25</sup> R. GUILLAND, *Recherches sur les institutions byzantines*, Berlin-Amsterdam, 1967, p. 392.

<sup>26</sup> D. TALBOT RICE, *The Art of Byzantium*, London, 1959, pl. 124-125. — J. RAUCH, S. ZU SCHWEINSBERG, H. M. WILM, *Die Limburger Staurothek*, dans: *Das Münster*, 1955, Bd. VIII, Heft 1-2, pp. 201-240.

<sup>27</sup> A. GRABAR, *La précieuse croix de la Lavra Saint Athanase au Mont Athos*, dans: *Cahiers archéologiques*, vol. XIX (1969), pp. 99-104, 110-112, fig. 4-11.

<sup>28</sup> A. BANK, *L'art byzantin dans les musées de l'Union Soviétique*, Leningrad, 1977, p. 310, pl. 206.

<sup>29</sup> D. TALBOT RICE, *op. cit.*, pl. 136. — J. FLEMMING, E. SCHUBERT, E. LEHMANN, *Dom und Domschatz zu Halberstadt*, Berlin, 1975, pl. 122-125.

<sup>30</sup> А. В. БАНК, *Прикладное искусство Византии, IX-XII вв.*, Москва, 1978, стр. 36.

<sup>31</sup> H. HAHNLOSER, dir. da. *Il tesoro di San Marco. II. Il tesoro e il Museo*, Firenze, 1971, cat. n° 66, pl. XLII.

<sup>32</sup> А. В. БАНК, *Прикладное искусство*, рис. 32-33.

<sup>33</sup> А. В. БАНК, *Прикладное искусство*, рис. 11-13.

<sup>34</sup> S. PELEKANIDIS, P. CHRISTOU, CH. TSIOMIS, S. KADAS, *The Treasures of Mount Athos. Illuminated Manuscripts*. vol. I, Athens, 1974, fig. 44; vol. II, Athens, 1975, fig. 271.

<sup>35</sup> H. HAHNLOSER, *op. cit.*, II, cat. n° 40, 117, pl. XI, LXXXIX.

<sup>36</sup> A. BANK, *L'art byzantin...*, *op. cit.*, pl. 158.

<sup>37</sup> Plusieurs monuments de forme similaire ont été mentionnés plus haut, analogues à la croix cat. n° 23.

<sup>38</sup> R. JENKINS and E. KITZINGER, *op. cit.*, fig. 15-16. — MARVIN C. ROSS, *Cat. vol. I*, n° 14, pp. 19-20, pl. XVIII.

<sup>39</sup> A. GRABAR, *La précieuse croix...*, *op. cit.*, pp. 99-104, 110-112. — S. MERCATI, *La stauroteca di Maestricht, ora nella Basilica Vaticana e una presente epigrafe della Chiesa del Calvario*, dans: *Atti della Pontificia Accademia Romana*, vol. I, pt. II, Roma, 1924, pp. 43-63, pl. XXXI.

<sup>40</sup> *Acquisitions et dons*, n° 53, Inv. AD 2404, dim. 51,2 × 30,5 cm. M. LAZOVIC, *Objets byzantins*, 23, pp. 35, 63.

<sup>41</sup> *L'art byzantin à l'exposition de Grottaferrata*, Rome, 1906, p. 158, fig. 124. — *Collection Hélène Stathatos. Objets byzantins et postbyzantins*, Limoges, 1957, n° 62, pl. VI. — JON BARNEA,



STEFAN STEFANESCU, dans: *Dobrogei*, vol. III, Bucarest, 1971, p. 321, fig. 2, 5, 8. — A. LIPINSKY, *Enkolpia cruciformi orientali nel Museo Nazionale di Reggio Calabria*, dans: *Archivio Storico per la Calabria e la Lucania*, XXVIII, 1959, XXIX, 1960. — S. RADOJCIC, *Bronzani Krstovi relikvijari iz ranog srednjeg veka u Beograskim zbirakama*, dans: *Zbornik za umetnostno zgodovino*, n.v. letnik V/VI, Ljubljana, 1959, pp. 51, 54, etc.

<sup>42</sup> В. Н. ЗАЛЕСКАЯ, *Сирийский художественный металл византийского времени и его историческое значение* (Вопрос о роли Сирии в прикладном искусстве Византии.) Автореферат диссертации, Ленинград, 1970, стр. 15–16.

<sup>43</sup> S. RADOJCIC, *op. cit.*, pp. 53, 57, 58, 61, 63. — G. L. DAVIDSON, *The Minor Objects. Corinth, Results of the Excavations*, vol. XIII, Princeton, New Jersey, 1952, pp. 255–258, fig. n<sup>os</sup> 2058–2060, 2069. — A. MUÑOZ, dans: *L'art byzantin à l'exposition de Grottaferrata...*, *op. cit.*, p. 158, fig. 124. — A. LIPINSKY, *Enkolpia dell'Oriente bizantino in Sicilia*, dans: *Archivio storico Siracusano*, IV, 1958, pl. III, etc.

<sup>44</sup> В. Н. ЗАЛЕСКАЯ, *Сирийский художественный металл...*, стр. 15.

<sup>45</sup> V. ZALESSKAJA, *Objets d'art melkite de la deuxième moitié du XI<sup>e</sup> siècle*. XV<sup>e</sup> Congrès international d'études byzantines. Sous presse.

*Crédit photographique:*

Musée d'art et d'histoire, Yves Siza, Genève: fig. 1, 2, 6, 9, 10

Musée Bénaki, Athènes: fig. 4

Cleveland Museum of Art, Cleveland: fig. 5

Musée de l'Ermitage, Leningrad: fig. 3, 8, 11

Procuratoria di San Marco, Venise: fig. 7

## La croix-reliquaire de Léon. Quelques observations épigraphiques

par Bertrand BOUVIER, Genève

Epigramme votive sur croix byzantine en argent repoussé: dédicace de Léon de Dimokrania à l'archange Michel:

- + ΠΟΘΩΝ ΤΟΝ ΘΕΙΟΝ ΜΙΧΑΗΛ ΣΤΡΑΤΗΓΕΤΗΝ:~  
ποθῶν τὸν θεῖον Μιχαήλ στρατηγέτην  
ΤΟΝ ΕΝ ΤΑΙΣ ΧΩΝΑΙΣ ΕΙΔΗ ΝΕΟΝ ΦΑΝΕΝΤΑ:~  
τὸν ἐν ταῖς Χώναις εἶδει νέον φανέντα
- + ΕΡΓΟΝ ΦΕΡΙΣΤΟΝ ΕΚ ΠΟΘΟΥ ΓΕΓΟΝΟΤΑ:~  
ἔργον φέριστον ἐκ πόθου γεγονότα  
ΤΕΤΕΥΧΕ ΛΕΩΝ ΠΡΩΤΑΡΧΗΣ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ:~  
τέτευχε Λέων πρωτάρχης Μακεδόνων  
ΠΑΤΡΙΚΙΟΣ ΤΕ ΚΑΙ ΔΟΜΕΣΤΙΚΟΣ ΔΥΣΗΣ:~  
πατρικίος τε καὶ δομέστικος Δύσης  
ΜΕΤΟΝΟΜΑΣΘΕΙΣ ΑΥΘΙΣ ΔΑΜΟΚΡΑΝΙΤΗΣ  
μετονομασθεῖς αὐθις Δαμοκρανίτης

6 dodécasyllabes iambiques, 2 croix initiales, double point suivi d'une ligne ondulée à la fin de chaque vers. On peut hésiter sur le début de l'épigramme; il est plus naturel de lire d'abord le nom du saint destinataire, puis la mention du personnage qui a fait l'offrande.

1 ποθῶν et 3 ἐκ πόθου, formules usuelles dans les ex-voto.

1 στρατηγέτην, synonyme recherché de στρατηλάτην, ταξίαρχην.

2 ἐν ταῖς Χώναις, allusion au miracle de saint Michel à Chones (αἱ Χῶναι), nom byzantin de la ville antique de Colosses (αἱ Κολοσσαί) en Phrygie, célèbre pour son église de Saint-Michel élevée selon la tradition sur les restes d'un temple de Borée.

2 ΕΙΔΗ pourrait aussi noter ἤδη, mais le contexte recommande εἶδει: le saint est apparu sous l'apparence d'un jeune homme.

3 Le participe γεγονότα (nom./acc. n. pl. ou acc. m. sg.) est mal accordé avec ἔργον; néanmoins, il doit porter sur ce terme. L'incorrection grammaticale est due à l'exigence du mètre: la forme requise (γεγονός) serait trop courte d'une syllabe. Un accord avec Μιχαήλ... φανέντα (allusion à une œuvre figurée?) paraît peu probable.

4 πρωτάρχης Μακεδόνων fait l'impression d'une périphrase du titre officiel de Léon.

5 Δύσης gén. populaire (pour Δύσεως). La fonction officielle pourrait être celle de δομέστικος Ἰλλυρικοῦ.

6 μετονομασθεῖς αὐθις me semble une tournure laborieuse qui remplace τὸ ἐπίκλην.

6 Δαμοκρανίτης «dorisme» pour Δημοκρανίτης, originaire de Dimokrania (τὰ Δημοκρανεία), bourg de Thrace orientale sur la Propontide.

Traduction provisoire de l'épigramme:

«Par dévotion au divin Michel, chef des armées célestes, qui à Chones est apparu sous les traits d'un jeune homme, cette œuvre excellente née d'une sainte ardeur, Léon l'a fait faire, premier magistrat des Macédoniens, patrice et domestique de l'Occident, surnommé également le Dimocranite.»

Sur l'iconographie du miracle de Chones:

- Denys de FOURNA, *Manuel d'iconographie chrétienne*, Ἐκμηνεία τῆς ζωγραφικῆς τέχνης (éd. A. Papadopoulo-Kerameus, St-Pétersbourg, 1909), p. 175, 13<sup>e</sup> miracle (sur 14):

«Saint Michel délivrant de la submersion son sanctuaire à Chones. Une église, à l'intérieur le vénérable Archippos, vieillard à barbe pointue, en prière. Devant se tient saint Michel, frappant de sa lance les fondations du temple et fendant le rocher; en dessus, deux torrents descendant de la montagne se joignent devant l'église et s'engouffrent dans la faille du rocher.

Sur la montagne, armés de pioches et de pics, des hommes qui nettoient le lit des torrents».

- Ph. KONDOGLOU, Ἐκφρασις τῆς ὀρθοδόξου εἰκονογραφίας, t. I, Athènes, 1960, p. 367, 3<sup>e</sup> miracle ou apparition (sur 4):

«L'archange Michel sauvant son sanctuaire à Chones. Deux montagnes abruptes. Au milieu, un torrent dévalant avec impétuosité. Sur la partie gauche, une église. Devant elle un vieux moine à barbe pointue, le vénérable Archippos, en prière. L'archange Michel, debout sur la partie droite, frappe de sa lance les fondations du temple: la roche se fend et dans la fente s'engouffrent les flots tumultueux du torrent qui descend de la montagne divisé en deux bras. L'image porte cette inscription:

ΤΟ ΕΝ ΧΩΝΑΙΣ ΘΑΥΜΑ ΤΟΥ ΑΡΧ  
ΜΙΧΑΗΛ».

Une icône de ce type est reproduite dans K. WEITZMANN, M. CHATZIDAKIS, K. MIATEV, S. RADOJCIC, *Icones – Sinäi, Grèce, Bulgarie, Yougoslavie*, Paris-Grenoble, 1966.

## Remarques sur l'épigramme de la croix de Léon

par Ivan DJURIC, Belgrade

Parmi les objets d'art byzantin appartenant au Musée d'art et d'histoire de Genève, figure un bel exemplaire de l'artisanat byzantin, qui par son aspect attirera sans aucun doute l'attention d'un grand nombre de chercheurs. Il s'agit d'une croix en argent sur laquelle est gravée une épigramme votive (voir p. 99).

Bertrand Bouvier a traduit le texte de la manière suivante: «Par dévotion au divin Michel, chef des armées célestes, qui à Chones est apparu sous les traits d'un jeune homme, cette œuvre excellente née d'une sainte ardeur, Léon l'a fait faire, premier magistrat des Macédoniens, patrice et domestique de l'Occident, surnommé également le Dimocranite».

Je n'insisterai pas sur l'analyse philologique, car elle a fait l'objet de recherches d'autres experts, B. Bouvier en particulier. Cependant on peut constater au premier coup d'œil que la langue et le style de ces six dodécasyllabes iambiques sont assez courants dans la littérature byzantine. Bertrand Bouvier a vu<sup>1</sup> que le participe γεγονότα dans le troisième vers ne correspond pas à ἔργον et qu'il serait plus correct de remplacer la forme vulgaire Δύσης par Δύσεως. En ce qui concerne ces deux derniers mots, je voudrais seulement ajouter une suggestion à ses explications linguistiques foncièrement exactes. Si, dans le cas du premier exemple, à la place de γεγονότα, se trouvait la forme correcte γεγονός, il n'aurait pas été possible de composer un vers harmonieux. De même, si on avait écrit Δύσεως au lieu de Δύσης, le vers n'aurait pas pu être composé. C'est pour cette raison que l'auteur a introduit la particule τε. Si on avait laissé Δύσεως et éliminé cette particule le vers aurait été également raboteux. Je suis d'avis que l'auteur a fait sciemment ces irrégularités lin-

guistiques (au sens strict du mot), et non pas par ignorance. Malgré cette explication il est de fait que la forme Δύσεως apparaît beaucoup plus souvent sur les monuments épigraphiques byzantins, sur les sceaux et dans les sources narratives, spécialement pour l'époque mésobyzantine<sup>2</sup>. Cependant, il est possible d'accepter cette forme, avec une certaine réserve, puisqu'il s'agit d'une inscription.

L'étude de cette épigramme devient beaucoup plus complexe quand on s'adonne à l'analyse historique, et je crains que les résultats n'en puissent être aussi clairs et définitifs. Dans la mesure où j'ai pu examiner et consulter les sources byzantines correspondantes, et même la littérature moderne, le personnage de Léon Damocranite n'est pas mentionné, du moins pas sous cette forme et pas dans les sources conservées ou publiées jusqu'à ce jour. Cependant, dans le texte de l'inscription, plusieurs éléments permettent d'établir quelques faits principaux concernant ce personnage, sa carrière et l'époque à laquelle il appartenait. Le premier problème qui se pose, et probablement le plus intéressant concernant cette inscription, est celui de sa datation, c'est-à-dire de la chronologie.

En lisant le texte on remarque que Léon Damocranite portait le titre de «domestique de l'Occident». A Byzance il y avait différents domestiques, mais il est évident qu'il s'agit ici du titre de «domestique des scholes d'Occident»<sup>3</sup>. L'omission du mot «scholes» dans l'inscription ne doit pas nous désorienter. A la différence du domestique des scholes d'Orient, le domestique des scholes d'Occident est bien plus souvent mentionné dans les sources comme «domestique d'Occident», exactement comme dans notre épigramme<sup>4</sup>. Il

est pourtant vrai que son titre officiel comprend aussi le mot «*scholes*»<sup>5</sup>, mais il est difficile de trouver dans la pratique des exemples de cette forme. De plus, on rencontre beaucoup plus fréquemment dans les sources la charge du «domestique d'Orient». Même le grand spécialiste en matière de sceaux byzantins, G. Schlumberger, n'a trouvé aucun exemplaire conservé portant la dignité de «domestique d'Occident»<sup>6</sup>. Cette dignité a été créée dans l'Empire en l'an 959, en tant que haute fonction administrative, résultant de l'évolution du système militaire et administratif des provinces byzantines. En effet, à cette date, l'ancienne fonction de domestique des *scholes* a été partagée en deux nouvelles charges – celle du «domestique des *scholes* d'Orient», et celle du «domestique des *scholes* d'Occident». Jusqu'alors, toutes les tentatives pour diviser cette fonction, en fait la plus éminente de l'armée byzantine, n'avaient eu qu'un caractère temporaire et non officiel. C'est ainsi que dans le *Taktikon* de l'Escurial, que l'on situe entre l'an 971 et l'an 975, apparaissent pour la première fois les deux domestiques, à un rang très important, à savoir le vingtième et le vingt et unième dans la liste des dignités<sup>7</sup>. Naturellement, vu la situation de l'Empire et l'importance des régions orientales, le domestique de l'Orient devançait non seulement «formellement» le domestique de l'Occident, mais le plus souvent réellement.

Il convient d'insister sur ce point car il existe d'autres opinions concernant la nature des fonctions des deux domestiques et la date de l'apparition de ces charges<sup>8</sup>. Dans les sources narratives on peut trouver explicitement le moment où disparut dans les faits la fonction de domestique de l'Occident, en relation avec la transformation de la structure intérieure de l'Empire sous le règne d'Alexis I<sup>er</sup> Comnène (1081-1118)<sup>9</sup>. L'existence de cette dignité se prolonge formellement et théoriquement jusqu'au quatorzième siècle: ainsi dans le «Traité des offices» de Pseudo-Kodinos, le domestique occupe la trente-quatrième place dans la hiérarchie des titres<sup>10</sup>. Les derniers dignitaires portant ce haut titre se situent dans les années trente du quatorzième siècle, et il est évident que leur dignité est d'un tout autre

contenu par rapport à celles du dixième et onzième siècles<sup>11</sup>. En d'autres termes, si l'on se fonde sur ce que l'on sait déjà de ces dignités, il faudrait probablement situer Léon Damocranite entre 959 et la fin du onzième siècle. Les autres titres que portent Damocranite dans l'épigramme permettent de confirmer cette datation.

Ce domestique de l'Occident était en même temps «patrice». Il s'agit là d'une dignité très connue, établie déjà pendant le règne de Constantin le Grand, et qui, dès le quatrième siècle, était accessible même aux eunuques. Du temps de l'empereur Justinien tous les «illustres»<sup>12</sup> avaient droit à ce titre. Particulièrement répandu à Byzance, le titre de patrice apparaît dans les sources jusqu'au début du douzième, où il s'éteint<sup>13</sup>. Sa disparition est donc contemporaine de la perte d'importance du domestique de l'Occident.

Dans l'inscription qui nous occupe, le plus difficile à expliquer reste le qualificatif de «protarque des Macédoniens» donné à Léon. Selon toute apparence cette dignité n'a jamais existé dans l'Empire en tant que terme technique. Il s'agit vraisemblablement du synonyme littéraire d'une autre charge. Le mot «protarque» pose en particulier de grandes difficultés, car on ne le trouve nulle part, même pas dans les sources littéraires où pourtant on pourrait s'attendre à le rencontrer. Etant donné qu'il comporte dans sa racine le terme «archôn», notion qui peut avoir de multiples significations, on est obligé de chercher l'explication uniquement dans le contexte «des Macédoniens» – nom auquel il est lié dans l'inscription. Outre les archontes, au sens strict du mot, dont les fonctions, dans l'Empire byzantin du neuvième au onzième siècle, sont définies de façon précise<sup>14</sup>, on appelle «archontes», en certaines occasions, les stratèges de certains thèmes, les commandants des «tagmata» ou de certains détachements étrangers au service de l'Empereur, certains officiers des thèmes, etc.<sup>15</sup>. D'autre part, l'expression «des Macédoniens» mentionnée dans l'inscription a aussi une signification multiple, mais qu'on peut cerner plus précisément. Évidemment, il ne s'agit nullement de la Macédoine antique, mais de la Macédoine au sens et dans les limites

où l'entendaient les Byzantins<sup>16</sup>. Dans ce cas particulier, il pourrait s'agir plutôt du commandement par Léon du *τάγμα τῶν Μακεδόνων*, ou du thème de Macédoine. Dès le début du onzième siècle les soldats des «tagmata» commencent, selon toute évidence, à remplacer ceux des thèmes, et de ce fait les différences terminologiques entre les uns et les autres disparaissent peu à peu<sup>17</sup>. Tenant compte de tout cela, je pense que le Damocranite avait la charge de commandant du thème de Macédoine, unité militaire et administrative provinciale byzantine. Le fait qu'on ait utilisé dans l'inscription un terme ethnique et non pas géographique ne doit pas désorienter, car cela arrive souvent lorsqu'il ne s'agit pas d'une terminologie strictement technique. Il y a aussi le problème de la durée du thème de Macédoine qui, sûrement, existait encore au début du onzième siècle, bien qu'on ne le trouve pas dans le *Taktikon* de l'Escorial (971-975)<sup>18</sup>.

Etant donné les dignités citées dans l'inscription, on peut admettre qu'il faut dater la croix entre 959 et la fin du onzième siècle.

Cette inscription permet encore d'ajouter quelque chose au personnage de Léon Damocranite, mentionné peut-être par d'autres sources sans nom de famille, ou sous un autre nom. La hiérarchie des titres exclut, probablement, la possibilité d'exercer en même temps la fonction de magistrat des Macédoniens et d'administrateur de l'Occident tout entier. Il s'agit là plutôt du «cursus honorum» que l'inscription veut faire ressortir. Le nom de famille que porte Léon nous indique clairement son pays natal, son origine de Damocranie sur la Propontide, ville qui se trouvait non loin de la frontière de deux thèmes: la Thrace et la Macédoine<sup>19</sup>. Le rapport entre Léon Damocranite et saint Michel apparaît beaucoup plus complexe qu'il ne paraît à

première vue. Dans la chronique de Jean Skylitzès, on lit que Constantin IX Monomaque, après être rentré de l'exil, ἤχθη οὖν πρὸς τὸν ἀγχιστα τοῦ Ἀθύρος διακείμενον ναὸν τοῦ ἀρχιστρατήγου τὸν ἐν Δαμοκρανεῖα, pour y être couronné empereur<sup>20</sup>. Une nouvelle semblable existe aussi dans la chronique de Zonaras<sup>21</sup>. Quelques décennies plus tard, selon les dires de Nicéphore Bryennios, l'usurpateur Bryennios aurait dû être couronné César et adopté comme héritier par l'empereur Nicéphore III Botaniate, dans l'église de Saint-Michel à Damocranie. Bryennios aurait suggéré que le couronnement ait lieu à Damocranie de peur qu'il ne soit perturbé à Constantinople tenue par Botaniate et ses partisans<sup>22</sup>. Bryennios avait de son côté τὸν τε Μακεδόνων ἄρχοντα καὶ Θρακῶν στρατηγοῦς τε καὶ ἰλάρχας καὶ ἄρχοντας<sup>23</sup>. Il s'agit des forces aristocratiques européennes, devenues plus puissantes, c'est-à-dire de la classe à laquelle Léon Damocranite lui-même appartenait. Son dévouement au culte de saint Michel n'était sûrement pas accidentel) compte tenu de son lieu d'origine) et il a trouvé son expression dans cette épigramme, probablement après quelque succès (peut-être même militaire) du domestique. Chonai, ville d'Asie mineure, jouissait dans le monde byzantin d'une grande réputation, grâce précisément au culte de saint Michel qui s'y rattache<sup>24</sup>. En 1071 Chonai fut prise par les Turcs Seldjoucs. Elle resta sous leur domination jusqu'en 1090, date à laquelle elle fut libérée par l'empereur Alexis I<sup>er</sup> Comnène.

Il semble donc, du moins pour le moment, qu'on ne puisse proposer l'identification du personnage de l'inscription avec quelque domestique connu de l'Occident, ou avec quelque patrice ou stratège de la Macédoine portant le nom de Léon, ce qui serait trop hypothétique. Il faut nous en tenir aux faits qui nous sont connus.

<sup>1</sup> Les observations, le texte et la traduction de l'épigramme de Bertrand Bouvier m'ont été remis par Miroslav Lazovic, que je remercie chaleureusement.

<sup>2</sup> Les collections de sceaux sont particulièrement précieuses en tant que sources lorsqu'il s'agit du problème des titres, et elles ne peuvent être négligées dans aucune recher-

che concernant la gamme des titres byzantins. Telles sont, par exemple, les œuvres suivantes: G. SCHLUMBERGER, *La sigillographie byzantine*, Paris, 1884. — V. LAURENT, *Les bulles métriques dans la sigillographie byzantine*, Athènes, 1932. — V. LAURENT, *La collection C. Orghidan*, Paris, 1952. — V. LAURENT, *Les sceaux byzantins du médailler Vatican*, Vatican, 1962, etc.

<sup>3</sup> Cf. HÉLÈNE AHRWEILER, *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles*, dans: *Bull. de Correspondance hellénique*, LXXXIV, Athènes-Paris, 1960 (réimpr. HÉLÈNE AHRWEILER, *Études sur les structures administratives et sociales de Byzance*, Londres, 1971), pp. 52 et suiv. — R. GUILLAND, *Le Domestique des Scholes*, REB 8, 1950, pp. 5-63 (réimpr. R. GUILLAND, *Recherches sur les institutions byzantines*, Berlin-Amsterdam, 1967, I, pp. 426-468). Pour le reste de la littérature concernant certaines sortes de dignités des domestiques, cf. N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1972.

<sup>4</sup> Cf. AHRWEILER, *Recherches*, 58.

<sup>5</sup> C'est ainsi qu'il est mentionné dans la liste connue sous le nom de Taktikon de l'Escorial (OIKONOMIDÈS, *op. cit.*, 263).

<sup>6</sup> SCHLUMBERGER, *op. cit.*, p. 334.

<sup>7</sup> OIKONOMIDÈS, *op. cit.*, p. 263.

<sup>8</sup> Sur l'époque de l'instauration de cette fonction, deux opinions sont en présence: la première affirme que cette division de l'Orient et de l'Occident est antérieure à 959 et ne s'est pas faite au même moment pour les deux charges (cf. AHRWEILER, *Recherches*, 26, pp. 55 et suiv.); la deuxième, à laquelle je suis favorable, se fonde en premier lieu sur le témoignage explicite de certaines sources (Theoph. Cont., p. 472; OIKONOMIDÈS, *op. cit.*, p. 263). Cf. J. B. BURY, *The imperial administrative system in the ninth century...*, London, 1911, The British Academy suppl. papers 1, pp. 47 et suiv. — A. HOHLWEG, *Beiträge zur Verwaltungsgeschichte des Oströmischen Reiches unter den Komnenen*, München, 1965, p. 94. — I. DJURIC, *Porodična Foka*, dans: *Zb. rad. Viz. inst.*, 17, 1976, pp. 252 et suiv., etc.

<sup>9</sup> *Nic. Bryennios* (Corpus Bon.), pp. 191 et suiv. Cf. AHRWEILER, *Recherches*, p. 57; HOHLWEG, *op. cit.*, pp. 93-95. — R. GUILLAND, *Le Grand Domestique*, dans: *Echos d'Orient* 37, 1938, pp. 53-64 (réimpr. *Recherches sur les institutions*, I, pp. 405-425). — V. LAURENT, *Le grand domesticateur. Notes complémentaires*, dans: *Echos d'Orient* 37, 1938, pp. 53-72. — E. STEIN, *Spätbyzantinische Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte*, dans: *Mitt. zur Osmanischen Geschichte*, II, 1923-1925, p. 50.

<sup>10</sup> *Pseudo-Kodinos. Traité des offices*, éd. J. Verpeaux, Paris, 1966, p. 138.

<sup>11</sup> Cf. L. J. MAKSIMOVIC, *Vizantijska provincijska uprava u doba Paleologa*, Beograd, 1972, pp. 115-116.

<sup>12</sup> Cf. OIKONOMIDÈS, *op. cit.*, pp. 294-295.

<sup>13</sup> *ibidem*, p. 295.

<sup>14</sup> Cf. J. FERLUGA, *Niže vojno-administrativne jedinice tematskog uredjenja*, dans: *Zb. rad. Viz. inst.*, 2, 1953, 88-93. — HÉLÈNE AHRWEILER, *Byzance et la mer*, Paris, 1966, pp. 71 et suiv.

<sup>15</sup> Cf. OIKONOMIDÈS, *op. cit.*, pp. 122, 315-317, 321, 337, etc.

<sup>16</sup> P. LEMERLE, *Philippe et la Macédoine orientale*, Paris, 1945. — KOLEDAROV, *Obrazuvanie na tema «Makedonia» Trakia*, dans: *Izv. na Inst. za Istoria* (Sofia), 21, 1970, pp. 219-243.

<sup>17</sup> AHRWEILER, *Recherches*, p. 36.

<sup>18</sup> Cf. OIKONOMIDÈS, *op. cit.*, p. 355.

<sup>19</sup> Selon toute vraisemblance, la Propontide appartenait au thème de la Thrace, et Damocranie en faisait toujours partie dans les sources.

<sup>20</sup> *Ioannis Scylitzae Synopsis Historiarum*, rec. H. Thurn, Berlin, 1973, p. 423.

<sup>21</sup> *Zonaras III* (Corpus Bon.), p. 616.

<sup>22</sup> *Nic. Bryennios* (Corpus Bon.), 133; traduction H. Grégoire, *Nicéphore Bryennios. Les quatre livres des Histoires*, livres III et IV, dans: *Byz. XXV-XXVII*, 2, 1957, p. 904.

<sup>23</sup> *Nic. Bryennios* (Corpus Bon.), 131 Grégoire, *Bryennios*, p. 902.

<sup>24</sup> Sur le culte de saint Michel, cf. F. WIEGAND, *Der Erzengel Michael in der bildenden Kunst*, Stuttgart, 1886, pp. 6 et suiv. — E. LUCIUS, *Les origines du culte des saints*, Paris, 1908, pp. 33, 357 et suiv. — R. JANIN, *Les sanctuaires byzantins de saint Michel* (Constantinople et environs), dans: *Echos d'Orient* 33, 1934, pp. 28-52. — R. JANIN, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, Paris, 1953, pp. 349 et suiv. — R. JANIN, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins*, Paris, 1975.

## Etude de la croix-reliquaire

par Laskarina BOURAS, Athènes

La croix-reliquaire <sup>1</sup> est faite de feuilles d'argent appliquées sur une âme de bronze qui renferme la relique sacrée. Les extrémités de chacune des quatre branches sont en forme d'arc, et leurs pointes se terminent par deux disques décorés d'une étoile à quatre branches ou d'un motif floral (fig. 1 et 2). Le couvercle du reliquaire est maintenu par cinq pinces attachées

au bout de chaque branche. L'élément décoratif principal du reliquaire est fait de deux inscriptions métriques, en onciales grecques doublement gravées et dorées, qui figurent sur toute la largeur de la croix, des deux côtés. Il ne fait pas de doute que les deux inscriptions, en dodécasyllabes iambiques, font partie de la même épigramme, qu'on peut lire ainsi:

+ ΕΡΓΟΝΦΕΡΙΣΤΟΝΕΚΠΟΘΟΥΓΕΓΟΝΟΤΑ :~ ΤΕΤΕΥΧΕΛΕΩΝΠΡΩΤΑΡΧΗΣ  
ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ:~ΠΑΤΡΙΚΙΟΣΤΕΚΑΙΔΟΜΕΣΤΙΚΟΣΔΥΣΗΣ :~

+ ΠΟΘΩΝΤΟΝΘΕΙΟΝΜΙΧΑΗΛΣΤΡΑΤΗΓΕΤΗΝ :~ ΤΟΝΕΝΤΑΙΣΧΟΝΑΙΣΕΙΔΗ  
ΝΕΟΝΦΑΝΕΝΤΑ :~ ΜΕΤΟΝΟΜΑΣΘΕΙΣΑΥΘΙΣΔΑΜΟΚΡΑΝΙΤΗΣ

Ἔργον φέριστον ἐκ πόθου γεγονότα (γεγονώς)

τέτευχε Λέων πρωτάρχης Μακεδόνων

πατρικός τε καὶ δομέστικος δύσης

ποθῶν τὸν θεῖον Μιχαὴλ στρατηγέτην

τὸν ἐν ταῖς Χώναις ἤδη νέον φανέντα

μετωνομασθεῖς (μετωνομασθέντα) αὖθις Δαμοκρανίτης (Δαμοκρανίτην).

«(Ce) travail sans prix qui est le fruit de la dévotion fut créé par Léon commandant en chef des Macédoniens, patrice et domestique de l'Occident, qui aspire après le saint Michel chef des armées, celui de Chonae qui a déjà réapparu, pour qu'on lui donne ensuite le nom nouveau de Damocranite.»

Il est évident que les titres de Léon sont ceux d'un grand chef militaire. Tout d'abord, *protarchis* suggère que Léon ait eu le commandement de l'armée macédonienne, très certainement comme général du thème de Macédoine <sup>2</sup>. La même appellation est donnée à l'archange Michel <sup>3</sup> ou au pape <sup>4</sup>. Cependant, ce titre ne correspond à aucune fonction réelle dans l'Etat byzantin. On peut donc penser que

le terme grec ancien a été employé pour des raisons stylistiques ou pour s'adapter au mètre iambique. Par ailleurs, le titre de patrice était trop largement répandu pour permettre l'identification de notre Léon. Cependant, l'office de domestique de l'Occident, c'est-à-dire de général des provinces occidentales de l'Empire byzantin, était un des postes militaires les plus élevés, qui venait immédiatement après celui de domestique de l'Orient <sup>5</sup>.

On admet généralement que l'office de domestique de l'Occident fut créé pour la première fois sous le règne de l'empereur Romain II (959-963), probablement entre 959 et 961 <sup>6</sup>. Un fait encore plus intéressant est que l'un des premiers à être nommé



domestique de l'Occident fut le patrice Léon Phocas 7, descendant de la plus illustre famille byzantine du x<sup>e</sup> siècle. Malheureusement, il n'existe à ma connaissance aucune preuve d'un quelconque lien direct entre Léon Phocas et la Macédoine. Par ailleurs, aucun des Léon ayant eu la charge de général de Macédoine ne semble avoir servi aussi comme domestique de l'Occident 8. Mais il faut ajouter pourtant que Mariannos Argyros, qui était *catepano*, c'est-à-dire domestique de l'Occident en 959, est mentionné en même temps comme général de Macédoine, ce qui fait penser qu'à cette période les deux charges allaient de pair 9.

La seconde partie de l'épigramme se rapporte à la dévotion du donateur envers l'archange Michel, le chef des armées. L'auteur précise qu'il se réfère à saint Michel à Chonae, c'est-à-dire l'endroit où le plus fameux miracle de l'archange a eu lieu 10. De plus, l'auteur de l'épigramme suggère que l'archange aurait fait une nouvelle apparition, probablement à Damokraneia, puisqu'on lui a donné le nom de Damocranite. Il est intéressant de noter la suggestion de Michel Psellos, selon laquelle il était commun à Byzance d'honorer l'archange Michel sur différentes croix, afin d'obtenir non seulement la protection du saint trophée lui-même, mais aussi celle de l'archange 11; ceci s'explique encore plus facilement lorsqu'il s'agit d'un chef militaire.

Par ailleurs, Damokraneia est bien attesté dans les sources byzantines à partir du xi<sup>e</sup> siècle 12 et fut identifié à la fin du xix<sup>e</sup> siècle à Demokrana, l'une des banlieues situées à l'ouest de Constantinople, près du golfe d'Athyr 13. Plusieurs historiens font allusion à une église consacrée à saint Michel à Damokraneia 14, et cette église pourrait être mise en relation avec l'hypothétique apparition de l'archange mentionnée plus haut. C'est dans cette église que Constantin Monomaque rencontra un représentant de l'impératrice Zoé (1028-1050), alors qu'il se rendait de Lesbos à Constantinople, et c'est là qu'il revêtit pour la première fois le costume impérial nécessaire à son entrée triomphale dans la ville impériale 15.

Dans l'ensemble, l'épigramme analysée ici représente une *ekphrasis* abrégée, qui mentionne l'identité du donateur et du saint à qui

la croix-reliquaire était dédiée. Il est bien connu que l'épigramme byzantine fut particulièrement florissante pendant la première moitié du x<sup>e</sup> siècle 16 et qu'elle tomba progressivement en désuétude peu de temps après, pour ne reprendre vie qu'après la période des Paléologues. Quelques-unes de ces épigrammes furent composées pour l'embellissement de reliquaires précieux ou d'œuvres d'art transportables analogues 17. Cependant, l'épigramme de la croix de Léon étudiée ici présente à la fois des fautes de grammaire et des fautes d'orthographe qui donnent à penser qu'elle ne fut pas composée par quelqu'un de très expert dans ce genre littéraire.

Quant à la graphie, l'onciale grecque doublement gravée de la croix de Léon est très comparable à celle du calice du grand logothète Sisinnios conservé au trésor de Saint-Marc à Venise, et qu'on peut raisonnablement attribuer au court règne de Romain II (959-963) 18. Il est vrai que les accents sont en général absents des inscriptions décoratives en onciales de l'argenterie du x<sup>e</sup> siècle 19. Ils apparaissent cependant dans des manuscrits contemporains, comme par exemple dans l'épigramme de la bible de Léon (Cod. Vat. Reg. gr. I, fol. 2v) 20.

On retrouve la ligne élégante de la croix de Léon sur un certain nombre de croix processionnelles attribuées au x<sup>e</sup> siècle, comme par exemple la croix de Sisinnios du Musée Bénaki 21, et celle du prêtre Nicétas au Musée de Corinthe 22. En fait, la forme générale comme la gracieuse simplicité de l'inscription en onciales rappellent certains principes caractéristiques des croix d'argent «à gouttes» datant des vi<sup>e</sup> et vii<sup>e</sup> siècles 23. Les ornements sur les disques décorant l'extrémité des branches évoquent des motifs similaires sur des illustrations de manuscrits ou sur des émaux datant du troisième quart du x<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi que les étoiles à quatre branches figurées sur la plupart des disques ressemblent à quelques motifs ornementaux du codex 44 de Patmos 24, tandis que la palmette fendue qui apparaît sur les deux disques inférieurs au revers de la croix rappelle des motifs semblables du codex 70 de la Bibliothèque Nationale à Paris, datant de 964 25. On trouve encore ce dernier motif sur l'une des bandes d'émail décorant

le reliquaire de Limbourg qui fut fait sur l'ordre de Basile le parakimomène, l'un des plus remarquables mécènes du x<sup>e</sup> siècle, entre 963 et 985<sup>26</sup>.

La forme générale de la croix permettrait ainsi de l'attribuer au x<sup>e</sup> siècle, tandis que les données épigraphiques et les motifs ornementaux la situeraient vers le troisième quart de ce siècle, ce qui rend l'identification du donateur avec Léon Phocas encore plus probable. Si cette identification est correcte, une étude des données biographiques<sup>27</sup> sur Léon pourrait permettre de situer la croix-reliquaire encore plus précisément dans le temps.

Général de Cappadoce en 945, Léon devint patrice et fut promu général de l'Orient vers 955; plus tard, il fut nommé magistros et domestique de l'Occident. Selon les sources byzantines, cette promotion eut lieu pendant le règne de Romain II (959-963)<sup>28</sup>. Cependant, du 13 juillet 960 au 6 mars 961, alors que son frère Nicéphore était occupé par son expédition crétoise, Léon servit comme domestique de l'Orient<sup>29</sup>. Dans la Vie de saint Athanase du Mont Athos, on le mentionne comme second fondateur de l'église du Protaton, après une campagne victorieuse contre les Scythes<sup>30</sup>. Il vécut aussi un triomphe à Constantinople pour ses victoires contre les Arabes<sup>31</sup>. Malgré tout cela, Léon abandonna sa brillante carrière militaire après que son frère Nicéphore fut monté sur le trône en 963, pour devenir alors logothète et curopalate *ton dromou*<sup>32</sup>. Un portrait de Léon en curopalate existe encore dans l'église cappadocienne de Çavus In<sup>33</sup>. Il est notoire que Léon aimait l'argent, et ce trait de son caractère ajouta à l'impopularité croissante de Nicéphore II. Il alla même jusqu'à rêver de devenir empereur lui-même<sup>34</sup>; Léon devait pourtant être cruellement déçu. Arrêté après l'assassinat de Nicéphore II, il fut d'abord exilé à Lesbos, avec son fils Nicéphore. Capturé de nouveau après une révolte infructueuse contre Jean Tsimiscès (969-975), Léon fut finalement aveuglé et finit ses jours en exil dans l'île de Kalonymos, tandis que son immense fortune était confisquée<sup>35</sup>. Selon Léon le Diacre, les précieux trésors en or rassem-

blés par Léon Phocas représentaient une telle fortune qu'en les distribuant il aurait pu acheter la population de Constantinople contre Tsimiscès.

Si Léon Phocas est réellement le donateur de la croix-reliquaire, il faut, en tenant compte des données ci-dessus, la dater entre 959 et 963, puisqu'il fut nommé domestique de l'Occident après 959, et avant l'accession de Nicéphore II au trône en 963, quand Léon obtint alors la charge la plus élevée de l'Empire byzantin, celle de curopalate. On peut même penser que la croix fut exécutée avant le 13 juillet 960, date à laquelle Léon remplaça son frère comme domestique de l'Orient. S'il en est ainsi, nous serions alors en la possession de la troisième croix attribuée aux jours les plus glorieux de l'illustre famille des Phocas, les deux autres étant l'exquise croix du monastère de la Lavra, un véritable cadeau impérial de Nicéphore II<sup>37</sup>, et la soi-disant «croix de Zacharie», offerte à l'origine par un certain César du nom de Bardas à l'église de Saint-Jean à Ephèse. La ressemblance entre ces deux dernières œuvres fait penser que Bardas César n'était autre que Bardas Phocas, père de Nicéphore II et de Léon le curopalate<sup>39</sup>. Toutes ces croix sont probablement liées à une certaine reviviscence du culte de la croix pendant les années de confrontations décisives entre Byzance et les Arabes et peuvent provenir du butin pris pour la plus grande part pendant les campagnes victorieuses de la famille Phocas<sup>40</sup>.

On peut ainsi conclure que la croix-reliquaire de Léon est une des rares œuvres transportables d'art byzantin qui puisse être située avec un certain degré de précision dans le temps et dans l'espace, fournissant ainsi d'utiles informations aux historiens de l'art et aux épigraphistes, comme à ceux qui s'intéressent à l'administration byzantine. Par ailleurs, elle offre une épigramme byzantine inconnue jusqu'à maintenant, et quelques renseignements sur l'église de Saint-Michel de Damokraneia, probablement liée aux miracles les moins bien connus de l'archange.

Je suis redevable au professeur C. Mango de ses conseils: je dois aussi remercier le Dr A. Marcopoulos pour ses remarques.

<sup>1</sup> Une description sommaire de cette croix fut publiée dans la *Gazette des Beaux-Arts*, XCI (1978), 84.

<sup>2</sup> Sur cet office voir H. GLYKATZI-AHRWEILER, *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles*, dans: *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 84 (1960), 30.

<sup>3</sup> Voir un *megalynarion* de saint Michel dans K. DOUKAKIS, *Μέγας Συναξαριστής Σεπτεμβρίου*, Athènes, 1894, 97.

<sup>4</sup> Voir *πρωτόαρχης-πρωτόαρχος*, dans G. ET L. DINDORF, *Thesaurus Graecae Linguae*.

<sup>5</sup> H. GLYKATZI-AHRWEILER, *Recherches, op. cit.*, 58.

<sup>6</sup> R. GUILLAND, *Recherches sur les institutions byzantines*, Berlin-Amsterdam, 1967, 445. Cf. H. GLYKATZI-AHRWEILER, *Recherches, op. cit.*, 58.

<sup>7</sup> *Ibid.*, 445. Cf. I. DJURIC, *Porodica Foka*, dans: *Recueil des travaux de l'Institut d'études byzantines*, XVII (1976), 253.

<sup>8</sup> ST. KYRIAKIDÈS, *Βυζαντινά Μελέται* IV, «*Ἐπετηρίς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης*», III (1939), 487-494.

<sup>9</sup> J. VANNIER, *Les Argyroï*, Paris, 1975, p. 31. Cf. l'omission du stratège de Macédoine dans le taktikon de l'Escorial (971-975): N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de présence byzantines des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1972, 355.

<sup>10</sup> M. BONNET, *Analecta Bollandiana*, 8 (1889), 289-307. Sur l'iconographie de ce miracle voir A. GRABAR, *La porte de bronze byzantine du Mont-Gargan et le «cycle de l'ange»*. *Millénaire monastique du Mont Saint-Michel*, III, Paris, 1971, 364.

<sup>11</sup> R. JENKINS-E. KITZINGER, *A Cross of the Patriarch Michael Cerularius*, dans: *Dumbarton Oaks Papers*, 21 (1967), 235.

<sup>12</sup> NICÉPHORE BRYENNIOS, ed. P. Gautier, Bruxelles, 1975, 263, n° 3; NICETAS CHONIATES, ed. Van Dieten, Berlin, 1975; THEODOROS SCUTARIOTES, dans: K. SATHAS, *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*, VII (1894), 431.

<sup>13</sup> A. PASPATES, *Τὰ θρακικά προάστεια τοῦ Βυζαντίου*, dans: *Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος*, 12 (1878), 35.

<sup>14</sup> NICÉPHORE BRYENNIOS, *op. cit.*, 263; IOANNES SCYLITZES, ed. I. Thurn, Berlin, 1973, 423; GEORGIOS CEDRENOS, ed. I. Bekker, Bonn, 1838-39, 542; IOANNES ZONARAS, IV, ed. L. Dindorf, Leipzig, 1871, 156.

<sup>15</sup> IOANNES SCYLITZES, *op. cit.*, 423.

<sup>16</sup> A. CAMERON, *The Rediscovery of the Hellenistic Epigram at Byzantium*, dans: *Abstracts of the Byzantine Studies Conference*, III (1977), 66.

<sup>17</sup> A. COMINIS, *Τὸ Βυζαντινὸν ἱερὸν ἐπιγράμμα καὶ οἱ ἐπιγραμματοποιοί*, Athènes, 1966, 38.

<sup>18</sup> M. ROSS, *The Chalice of Sisinnios the Grand Logothete*, dans: *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 2 (1959), 7-10.

Cf. A. GRABAR, dans: *Il Tesoro di San Marco*, Firenze, 1971, n° 57, Tav. LII.

<sup>19</sup> J. RAUCH, *Die Limburger Staurotbek*, dans: *Das Münster*, VIII (1955), Abb. 8; cf. M. ROSS, *Basil the Proedros Patron of the Arts*, dans: *Archaeology*, II (1958), 273-275. Par ailleurs, on trouve des accents sur l'inscription de la croix-reliquaire de Maestricht au Vatican: H. WENTZEL, *Das byzantinische Erbe der ottonischen Kaiser, II*, dans: *Aachener Kunstblätter*, 43 (1972), Abb. 48.

<sup>20</sup> C. MANGO, *The Date of Cod. Vat. Reg. gr. I and the «Macedonian Renaissance»*, dans: *Acta ad Archeologiam et Historiam Artium pertinentia*, 4 (1969), pl. II.

<sup>21</sup> TH. MACRIDY, *Le Musée Bénaki d'Athènes*, dans: *Museion*, 39-40 (1937), 161.

<sup>22</sup> *Byzantine Art an European Art*, catalogue, Athènes, 1964, n° 555; cf. n°s 552 and 553.

<sup>23</sup> M. ROSS, *Catalogue of the Byzantine and Early Mediaeval Antiquities in the Dumbarton Oaks Collection*, I, Washington DC, 1962, n° 14.

<sup>24</sup> K. WEITZMANN, *Die byzantinische Buchmalerei des IX. und X. Jahrhunderts*, Berlin, 1935, Abb. 134.

<sup>25</sup> ALISON FRANTZ, *Byzantine Illuminated Ornament*, dans: *Art Bulletin*, 16 (1934), pl. XXIII, 2.

<sup>26</sup> J. WILM, *Die Limburger Staurotbek*, dans: *Das Münster*, VIII (1955), Abb. 34.

<sup>27</sup> I. DJURIC, *Porodica Foka, op. cit.*, 249 et suiv.; cf. R. GUILLAND, *Recherches, op. cit.*, 445; *idem*, *Le curopalate, Βυζαντινά*, 2 (1970), 200.

<sup>28</sup> R. GUILLAND, *Recherches, op. cit.*, 445.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> P. LEMERLE, *La vie ancienne de saint Athanase l'Athonite*, dans: *Le Millénaire du Mont Athos*, I, Chevetogne, 1963, 95. Cf. D. PAPACHRYSTANTHOU, *Actes du Protaton*, Paris, 1975, 74.

<sup>31</sup> R. GUILLAND, *Recherches, op. cit.*, 445.

<sup>32</sup> *Idem*, *Le curopalate, op. cit.*, 200.

<sup>33</sup> R. CORMACK, *Byzantine Cappadocia: The Archaic Group of Wall Paintings*, dans: *Journal of the Archaeological Association*, XXX (1967), 21.

<sup>34</sup> LEON DIACONOS, ed. C. Hasii, Bonn, 1928, 146.

<sup>35</sup> *Ibid.*, 146.

<sup>36</sup> *Ibid.*, 95.

<sup>37</sup> A. GRABAR, *La précieuse croix de la Lavra Saint-Athanase au Mont-Athos*, dans: *Cahiers Archéologiques*, XIX (1969), 99-125.

<sup>38</sup> S. MERCATI, *Sulla croce bizantina degli Zaccaria nel Tesoro del Duomo di Genova*, dans: *Annuario della Scuola Archeologica di Atene*, n.s. I-II (1939-40), 201-212.

<sup>39</sup> A. GRABAR, *La croix de la Lavra, op. cit.*, 99.

<sup>40</sup> Voir IOANNES ZONARAS, IV, *op. cit.*, 80, sur l'offrande de quelques croix-reliquaires par Nicéphore Phocas à l'église de Sainte-Sophie.

## Remarques sur l'étude de Laskarina Bouras

par Ivan DJURIC, Belgrade

L'opinion de Laskarina Bouras est différente de la mienne: à son avis, Léon Damocranite serait Léon Phocas. Dans sa démonstration, Laskarina Bouras indique que Léon Phocas était patrice, stratège de Macédoine de même que domestique d'Occident; en accord avec ces hypothèses, elle date la croix entre 959 et 960. Tenant compte des sources connues à ce jour, je considère qu'une telle supposition est sans fondement. Il a déjà été souligné, dans l'article précédent, que contrairement à ce qui se passe pour les domestiques des scholes d'Orient, les documents conservés ne citent que quelques noms portant le titre de domestique des scholes d'Occident (cf. note 6). Il est vrai que parmi les noms connus il n'y a qu'un Léon qui appartenait à la famille des Phocas, frère de Nicéphore II, représentant l'une des plus puissantes familles d'Asie mineure du x<sup>e</sup> siècle (cf. Djuric, *op. cit.*, pp. 249 et suiv.), mais ceci n'est pas une raison suffisante pour croire qu'aucun autre domestique d'Occident ne portait le nom de Léon. Il ne faut pas perdre de vue que pour les quelques cent cinquante ans de l'existence de la fonction de domestique d'Occident, il ne reste que six ou sept noms de titulaires. Il est vrai aussi que Léon Phocas était patrice, mais au moment de sa nomination, en 959-60, au rang de domestique d'Occident, il était en même temps honoré d'un titre bien plus en vue qui était celui de magister; et ce titre n'était pas de pure formalité. L'importance du titre de magister est soulignée par le fait que tout au long du x<sup>e</sup> siècle le stratège du thème d'Anatolie occupait un rang supérieur, dans la hiérarchie byzantine, au domestique de l'Occident si ce dernier n'était pas en même temps magister (cf. Oikonomidès, *op. cit.*, pp. 245-263; Djuric,

*op. cit.*, p. 253). Il serait curieux que Léon Phocas s'enorgueillît d'un titre moins en vue, celui de patrice, alors qu'il disposait du titre de magister. Cela mis à part, Léon fut domestique du thème d'Anatolie avant d'être nommé domestique d'Occident (cf. Djuric, *op. cit.*, p. 252) et il ne fut domestique d'Occident que durant quelques mois au cours de l'année 959-60 (cf. Djuric, *op. cit.*, pp. 253-254). Il est très vite devenu domestique des scholes d'Orient et sa carrière suit plus tard d'autres directions. Sous le règne de son frère, il était aussi curopalate (cf. Djuric, *op. cit.*, pp. 254 et suiv.). Ces quelques données prosopographiques montrent que seule une datation entre 959 et 960 est possible si l'on veut attribuer la la croix-reliquaire à Léon Phocas. A ma connaissance, aucun document connu ne fait mention de Léon Phocas à la tête du thème de Macédoine. Sans tenir compte de plusieurs cas, cités par les sources, où le stratège d'un thème avait sous son commandement plusieurs thèmes européens, il n'y a aucune mention semblable concernant Léon Phocas en 959-60. Au moment de la guerre civile, qui a éclaté après l'assassinat de son frère l'empereur Nicéphore II, Léon Phocas s'est trouvé à un certain moment à la tête des Macédoniens, c'est-à-dire à la tête du tagma des Macédoniens et non à la tête de l'armée du thème des Macédoniens. A ce moment, il était toujours porteur du titre de curopalate (cf. W. Seibt, *Die Skleroi*, Vienne, 1975, p. 32; Djuric, *op. cit.*, p. 274).

On peut encore ajouter que Léon Phocas commence sa carrière en Asie mineure où il se trouvait, comme jeune homme, à la tête du thème de Cappadoce; il y séjournera jusqu'en 963, excepté quelques mois en 959-60. Lors de l'accession de son frère au trône impérial et

jusqu'en 969, il est à Constantinople. Ensuite, s'étant insurgé en 972 déjà, il disparut de la scène. Il me semble donc que tout essai d'identification de Léon Damocranite avec Léon Phocas est voué à l'échec.

Je tiens enfin à éclaircir encore quelques faits relatifs à Démocranie. Laskarina Bouras a lu visiblement l'inscription autrement que Bertrand Bouvier. Elle suppose qu'il faut d'abord lire tout un côté de la croix – d'abord l'inscription verticale, puis l'inscription horizontale – et ensuite le texte qui se trouve sur l'autre côté de la croix :

Ἔργον φέριστον ἐκ πόθου γεγονότα  
τέτευχε Λέων πρωτάρχης Μακεδόνων  
πατρίκιός τε καὶ δομέστικος δύσης  
ποθῶν τὸν θεῖον Μιχαὴλ στρατηγέτην  
τὸν ἐν ταῖς Χώναις ἤδη νέον φανέντα  
μετονομασθεὶς αὖθις Δαμοκρανίτης.

Comme elle n'arrive pas à coordonner la dernière ligne du texte avec les précédentes qui se rapportent à saint Michel, elle suppose que cette ligne le concerne aussi, et propose la correction suivante à la fin de l'inscription : μετονομασθέντα αὖθις Δαμοκρανίτην. Elle en déduit alors une maladresse dans la composition de l'épigramme. Il me semble plus logique de ne pas changer le texte avant d'essayer de comprendre son ordonnance. C'est ce que nous avons fait, Bertrand Bouvier et moi-même, et ainsi nous avons relié «le Damocranite» à la partie du texte qui se trouve au nominatif singulier. Je n'exclus nullement une autre identification de la personnalité citée sur cette croix, mais il me semble que rien ne permet de reconnaître Léon Phocas.